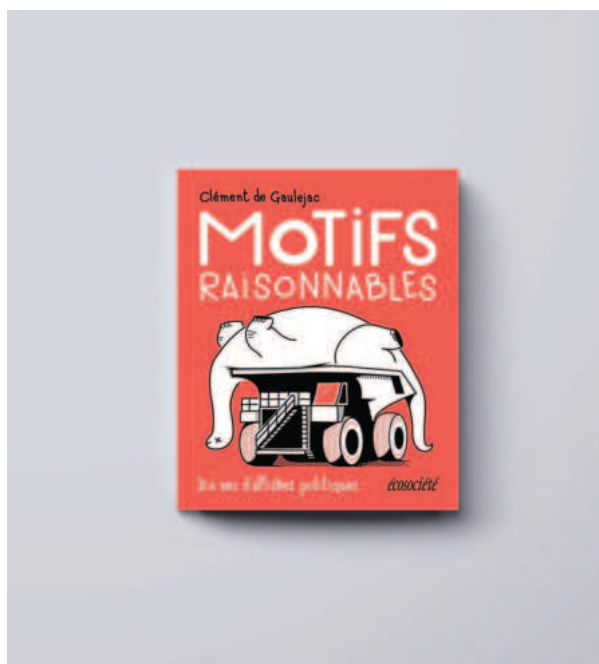




Clément de Gaulejac

Motifs raisonnables : Dix ans d'affiches politiques

Plusieurs se souviendront des affiches aux dessins noir et rouge circulant dans les manifestations étudiantes du printemps 2012 au Québec. Que ce soit le désormais célèbre Anarchopanda clamant « Des bisous! On avait dit » (une marque de balle entre les yeux), les images de poivrière et de cayenne ou les bévues du Service de police de la Ville de Montréal, les illustrations de Clément de Gaulejac ont marqué le « printemps érable ». L'événement a été le point de départ d'une pratique engagée qui a mené l'artiste à la réalisation de plus de 300 dessins satiriques. Le livre *Motifs raisonnables : Dix ans d'affiches politiques* en répertorie les principaux à travers cinq périodes chronologiques : la grève de 2012, après le printemps, le tournant caricatural, la construction de nouvelles alliances et la pandémie.

Si l'essentiel de l'ouvrage se situe dans ce que les images elles-mêmes expriment, les caricatures sont des énoncés autonomes, nous rappelle De Gaulejac, les textes qui les accompagnent sont éclairants et particulièrement lucides. L'auteur fait le constat de la dépendance des caricatures vis-à-vis des événements qu'elles critiquent, un dilemme qui est apparu au cœur de son cheminement. Dans cette même veine auto-réflexive, la question de l'utilité de ses affiches politiques est aussi soulevée lorsqu'il affirme : « Dans une manifestation, un ensemble de personnes, un collectif, se donne à lui-même le spectacle de sa propre puissance. Même si une manifestation interpelle le pouvoir, c'est d'abord à elle-même qu'elle s'adresse. Mes dessins fonctionnent un peu de la même manière : ils prêchent aux convaincu-es » (p. 143). De fait, c'est à titre de convaincue que j'ai abordé ce livre, dont plusieurs sujets m'interpellent. Ainsi, les images concernant l'environnement, produites pour l'antenne québécoise du groupe Extinction Rébellion, m'apparaissent particulièrement éloquentes, et d'une vérité alarmante. « Si on ne fait rien, les prochains c'est nous », scande l'une d'elles, qui arbore

un dinosaure mort étendu sur un camion minier (dessin qui a été repris sur la couverture). Selon les préoccupations de chacun·e, les illustrations s'avèreront tantôt inspirantes, mais aussi quelquefois plus choquantes. J'ai par exemple été troublée par l'association entre l'agent 728 (une policière zélée du printemps érable) et l'agent orange (défoliant déversé sur la jungle par les avions américains pendant la guerre du Vietnam), deux « agents » tirés d'événements absolument incomparables. Mais le dessin montrant Donald Trump et Victor, la mascotte de Juste pour rire, se traitant mutuellement de copieur, publié quelques années avant les allégations visant le directeur du festival de l'humour, est frappant.

Bien que l'ensemble des illustrations ne laisse pas beaucoup de place à l'optimisme, De Gaulejac évite de tomber dans le marasme. « Je préfère les fins ouvertes aux issues tragiques », écrit-il en conclusion. Cette ouverture positive, on la retrouve notamment dans la postface de l'essayiste Valérie Lefebvre-Faucher lorsqu'elle écrit, à propos des affiches créées par De Gaulejac : « Il faut se sentir responsable du monde au point de fabriquer de l'espoir, même quand on n'en a plus en réserve. » En fin de compte, on pourra, comme Clément de Gaulejac, rester lucide quant à l'impact des œuvres engagées sur nos actions sociales, politiques ou environnementales, mais le parcours à la fois sensible et satirique que nous propose ce recueil vient certainement raviver notre fibre militante.

Sylvette Babin

Écosociété

Montréal, 2023, 248 pages.

Clément de Gaulejac

Motifs raisonnables : Dix ans d'affiches politiques, page couverture, 2023.

Copieur, 2017.

Photos : permission de l'artiste & Écosociété, Montréal

Des cailloux contre l'hégémonie

Les mots et dessins de Clément de Gaulejac honorés par deux livres

ENTREVUE
JÉRÔME DELGADO
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Habile autant avec un crayon qu'avec une plume — ou une souris et un clavier —, Clément de Gaulejac est un de ces artistes qui s'expriment de bien des façons. Lui, c'est par le dessin et par les mots. Depuis la parution en 2022 de sa thèse de doctorat sous la forme d'un essai très accessible, il ne cesse de se manifester. Sa sixième « sortie » en quelques mois s'intitule *Motifs raisonnables. Dix ans d'affiches politiques* (éditions Écosociété).

Le livre offre l'occasion de revoir en accéléré notre histoire très récente sous l'angle de la résistance politique. Et sous un ton moqueur, depuis les cas d'intimidation policière — l'affiche « Le poivre, c'est pour le steak » — jusqu'au « Lâchez-moi avec les GES », de Bernard Drainville.

« Beaucoup de choses lancées depuis un moment arrivent à leur terme. Tu vois ce que je veux dire ?, c'est mon doctorat commencé en 2010 », dit l'artiste au sujet de l'essai où il compare et distingue expressions visuelle et verbale. En une heure de discussion autour d'un café, il a accepté de revenir sur son cheminement sinueux, entre créativité et militantisme.

Ce sont ses dessins qui l'ont poussé vers l'art contemporain québécois. C'était au début des années 2000 et le Français de naissance venait de s'établir à Montréal, à l'occasion d'une résidence de création. Au Québec, où la société lui a paru moins hiérarchisée et les horizons plus ouverts — « il y avait une bohème montréalaise qui permettait de vivre avec peu de moyens » —, il a croisé l'amour, est devenu papa, s'est trouvé une famille artistique.

Lors du Printemps érable, ses couleurs politiques ont éclo et depuis, comme le montrent les pages de *Motifs raisonnables*, il a milité pour bien des causes, tant auprès d'un parti (Québec solidaire) que du mouvement Extinction Rebellion Québec. « Ce qui m'intéresse, c'est pointer les dérives autoritaires des gouvernements démocratiques, de pointer le double discours du *greenwashing*. Je ne veux plus [être] récupéré par la classe à laquelle je m'oppose », dit celui qui estime avoir tout dessiné sur la crise environnementale.

Cet enfant d'intellectuels de gauche, qui a grandi avec la bédé sous les yeux, a longtemps cherché sa voie. « Je suis d'une génération où faire de l'art politique était extrêmement mal vu, [comme] de l'art stalinien. Aujourd'hui, c'est l'inverse. Un



Clément de Gaulejac à la librairie Le port de tête HUBERT HAYAUD LE DEVOIR

art qui ne serait pas conscient, pas politisé, c'est un art de [privilégiés] », constate-t-il, soulagé. Anarchiste dans l'âme, esprit contestataire — « je ne fais pas ce qu'on attend de moi » —, Clément de Gaulejac s'est taillé une figure d'inclassable. Un dessinateur qui écrit ? Pourquoi pas.

« À la fin, des livres, c'est toujours ce que j'ai voulu faire », confie le cinquantenaire, comblé de sa vie de Montréalais. À son curriculum figurent déjà neuf titres, dont trois aux éditions Le Quartanier parus entre 2011 et 2017. *Petites différences. Les anciennes, les modernes et toutes les autres*, disponible, lui, depuis février, revisite l'histoire de l'art sous l'angle de ses artisans et artistes de l'ombre.

« Ça a toujours été une évidence pour moi que le langage et le dessin sont deux choses qui avancent ensemble. Je travaille sur le langage. Le dessin, c'est mon alphabet supplémentaire. »

À la manière d'un caricaturiste, Clément de Gaulejac accompagne ses dessins de petites phrases sensées, d'un humour sinon caustique, fort pertinent. Si le dessin de presse le fascine — il a déjà publié des illustrations dans *Le Devoir* —, la caricature quotidienne l'effraie. « Si *Le Devoir* m'avait offert de remplacer Garnotte, je n'aurais pas dit non. En même temps, j'apprécie ma liberté de pouvoir dessiner

quand je veux. Mes dessins sont porteurs d'une colère légitime et non pas dictés par l'agenda des politiciens. »

Des motifs pour réagir

De Jean Charest et Line Beauchamp à François Legault et ses ministres Guilbault, Bonnardel et désormais Drainville, en passant par les Coderre, Harper et Trump qui ont animé le débat public, les affiches de Clément de Gaulejac couvrent large. Diffusées d'abord sur les réseaux sociaux, puis sur le web sous le titre « l'eau tiède », elles expriment le besoin de l'artiste de réagir rapidement à « la bêtise ».

La fibre engagée a commencé au printemps 2012, lors de la grande manifestation étudiante contre la hausse des frais de scolarité. En découvrant les affiches de l'École de la Montagne rouge, il a subi un « choc esthétique », qu'il résume par ces mots : « Oh, mon Dieu, c'est toujours ce que j'ai voulu faire ! ». Et c'est une partie de ce qu'il fait depuis, motivé par l'idée que l'art « ramène l'intelligence de notre côté ».

À ses yeux, son rôle n'est pas d'être utile, mais de se positionner contre l'hégémonie. « L'affiche, c'est un caillou dans la chaussure ». Autrement dit, elle « ne vise pas à convaincre, mais à donner des arguments, à faire rire, à sentir qu'on n'est pas seuls ».

Hommages amusés

Loin du terrain politique, mais pas de celui de l'humour, Clément de Gaulejac pratique aussi le dessin tourné vers l'art, ses codes, son histoire, ses revers comme ses gloires. Le livre *Petites différences*, considéré comme une œuvre d'art en soi, rend hommage « aux nombreuses mains qui façonnent les histoires de l'art », écrit Marie-Ève Beaupré, conservatrice responsable de la collection du Musée d'art contemporain de Montréal, qui agit comme éditeur. Accompagné de phrases descriptives, les 38 dessins reproduisent de véritables moments du passé comme ils en fabulent plein d'autres.

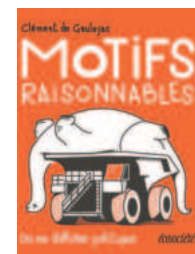
« C'est une forme d'autobiographie. Ces dessins contiennent de la critique, mais sont surtout habités par l'idée de montrer ce qu'est l'art. Ce sont mes références, les situations que j'ai vécues, les hommages, mais des hommages amusés. »

Lui qui considère l'humour comme un espace pour y « déployer l'intelligence collective » admire les « emportements lyriques » de Sempé, le dessinateur du Petit Nicolas. « Il arrive à faire cette chose incroyable d'être très mordant, sans pitié pour la grandiloquence de nos aspirations », dit-il.

Entre l'artiste qui expose (*Les maîtres du monde sont des gens*, à l'affiche jusqu'en mai au Musée régional de Rimouski) et le militant qui lutte, Clément de Gaulejac semble s'accommoder de sa double vie. L'auteur du livret *Ligne claire et contours flous* (Fondation Grantham, 2022) doute, certes, mais avance aussi en s'appuyant sur des paradoxes. Adepte du concept de la ligne claire (le dessin type Hergé) et donc de la précision, il apprécie aussi l'impureté des formes et du langage. La contradiction, croit-il, permet de garder la pensée active.

Sa touche à double sens s'exprime aussi en art public, depuis 2022. *Deux bottes de pluie*, sa première sculpture — une fontaine —, prend place sur un socle devant la bibliothèque Maisonneuve. « C'est une sorte d'arrosoir arrosé, écho aux déboulonnages de statues, explique-t-il. Comme si la statue était encore là, mais plus vraiment. Son absence devient permanente. »

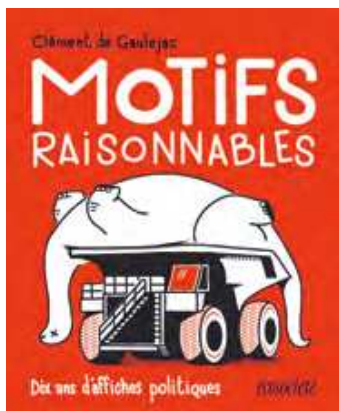
En livres, affiches ou sculptures, Clément de Gaulejac espère continuer à participer au débat public.



Motifs raisonnables
Dix ans d'affiches politiques
Clément de Gaulejac, Écosociété, Montréal, 2023, 248 pages



Petites différences
Les anciennes, les modernes et toutes les autres
Clément de Gaulejac, Musée d'art contemporain de Montréal, 2022, 96 pages



**MOTIFS
RAISONNABLES. DIX
ANS D’AFFICHES
POLITIQUES**
Clément de Gaujelac,
Écosociété, 2023, 235 p.

Durant la grève étudiante de 2012, il est certain que vous avez croisé une affiche créée par Clément de Gaujelac, dont les satires inspirées de l’actualité ont abondamment circulé sur les différents réseaux

sociaux. Certaines ont été imprimées et affichées aux murs de Montréal ou apposées sur des pancartes pendant les manifestations. Depuis, de Gaujelac a poursuivi son œuvre de mises en scène de l’actualité et des personnes politiques qui la créent. Une image valant mille mots, l’artiste réussit à rendre compte du ridicule des gens qui nous gouvernent en illustrations simples, mais poignantes de véracité.

Ce livre regroupe l’ensemble des prises de parole artistiques de Clément de Gaujelac sur l’actualité de 2012 à 2022, pas moins de 300 affiches. Grève étudiante, mais aussi gouvernement Couillard et ses coupes austères, gouvernement Harper et ses idées de grandeur nationaliste, Parti québécois et ses dérives identitaires, élection du bouffon en chef Donald Trump, crise climatique, François Legault et son gouvernement déconnecté, gestion de la pandémie de COVID, etc. L’artiste n’a pas chômé compte tenu des enjeux politiques qui se multiplient et se complexifient. Vu comme un travail d’archivage, l’ouvrage nous permet de replonger avec ironie au cœur des événements politiques marquants ayant eu lieu au Québec et au Canada depuis les dix dernières années. Chaque affiche est accolée à une description de l’événement qui y est représenté puisque celle-ci ne prend un sens que mise en relation avec l’actualité qu’elle décortique. De plus, avec humilité et transparence, l’ouvrage offre un éclairage sur la démarche de l’artiste qui souhaite avant tout se réapproprier les discours médiatiques pour remettre en scène les événements discutés à partir de sa propre subjectivité.

Ainsi, bien au-delà d’un simple retour nostalgique sur la grève étudiante de 2012, cet ouvrage retrace les décisions politiques qui ont influencé nos vies et qui continuent, dans bien des cas, à affecter notre quotidien. L’humour dans la façon dont l’artiste explique les événements et l’introspection qu’il nous livre concernant sa propre démarche nous permettent de revisiter ces événements sous un nouvel angle et apportent un peu de légèreté à une actualité qui, bien souvent, est déprimante d’inégalités et de discrimination.

Valérie Beauchamp ◀



**PANIQUE
À L’UNIVERSITÉ.
RECTITUDE POLITIQUE,
WOKES ET AUTRES
MENACES
IMAGINAIRES**
Francis Dupuis-Déri,
Lux Éditeur, 2022, 328 p.

Vous n’en pouvez plus qu’on vous demande si votre récent cours a été annulé par une bande de vilains activistes progressistes? Entendre Bock-Côté se plaindre encore du prétendu totalitarisme woke vous donne la nausée?

Le récent opus de Francis Dupuis-Déri est une contribution autant jouissive à lire qu’essentielle au débat public sur la question de l’état actuel des universités. Jouissive, car l’argumentation, doublée d’un riche travail de recherche et d’une écriture incisive, frappe juste; essentielle, car Dupuis-Déri remet les pendules à l’heure d’une manière convaincante: il n’y a pas de crise du «wokisme» au sein des universités. Non, les professeur·es ne sont pas menacé·es par de dangereux ayatollahs du progressisme, la recherche financée ne se concentre pas que dans les études culturelles, et le savoir qu’on y enseigne ne verse pas dans le dogmatisme.

Au contraire, et par le biais d’une argumentation basée sur la surenchère d’exemples, Dupuis-Déri montre que l’objectif des polémistes réactionnaires est «*d’agiter l’opinion publique par une amplification du sentiment de menace qui entretient la panique morale* (p. 140)». Et agitation, il y a. L’essai de Dupuis-Déri se divise en chapitres ayant chacun pour thème une facette de la façon dont le discours réactionnaire manipule le débat public pour imposer le thème d’une guerre culturelle où l’université serait le terrain de bataille: utiliser un vocabulaire piégé et limitant la portée du débat, faire apparaître comme neuf le poncif petit-bourgeois et conservateur répété depuis plusieurs décennies de la décadence de la culture, amplifier à l’extrême la réalité pour mieux cacher la violence montante de l’extrême droite, carrément créer de faux enjeux, ou déformer la réalité en manipulant les faits. Voilà autant de stratégies discursives employées par les thuriféraires à la mode de la réaction.

Dupuis-Déri montre bien en outre comment nos nouvelles vigies dénoncent chez les «wokes» exactement leurs valeurs. Ainsi, «*bien plus que les wokes, ce sont leurs détracteurs qui rêvent d’une [...] société sans division fondamentale et en appellent à une “unité sociale” qui se traduirait par une identification du “peuple” à l’État-nation* (p. 147).» Pour ceux qui aiment apparaître comme des icônes dandy d’une contre-critique dénonçant les scories de la gauche, Dupuis-Déri montre comment la figure de «dissident»

LITTÉRATURE



Les penseurs d'ici

Clément de Gaulejac : du carré rouge au masque bleu



PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

Clément de Gaulejac

0 article restant ce mois-ci

[Se connecter](#)

La géographie intellectuelle du Québec est en pleine redéfinition. Dans cette série, notre collaborateur Jérémie McEwen nous présente des essayistes qui pensent le monde contemporain.

Mis à jour le 10 juin



JÉRÉMIE MCEWEN
COLLABORATION SPÉCIALE

Je m'en souviens comme si c'était hier. Un soir de manifestation en 2012, alors que je descendais pour une énième fois la côte Berri vers la place Émilie-Gamelin où les manifs convergeaient tout le temps à Montréal, une connaissance nous a abordés, mon amie et moi, en nous offrant chacun une affiche militante différente.

L'une des deux nous plaisait tellement plus que l'autre que nous avons tiré au sort pour savoir qui l'aurait sur son mur en rentrant ce soir-là. C'était l'image d'une grande poivrière, qui moulait des petits carrés rouges, avec pour seuls mots ceci : « Le poivre c'est pour le steak ». Je l'apprendrais longtemps après, c'était une œuvre de l'artiste et illustrateur d'origine française Clément de Gaulejac.

L'année 2012 demeure fraîche dans l'esprit de Clément aussi. Alors qu'il habitait déjà le Québec depuis une dizaine d'années, c'est en empruntant le

chemin des affiches politiques pendant le printemps érable qu'il a senti qu'il s'ancrait vraiment dans la province. Ses sérigraphies flottaient au-dessus des foules d'étudiants, de profs et de quiconque s'identifiant un tant soit peu à cette lutte qui a eu le rare talent de réunir toute une constellation de visions du monde. Il fallait bloquer la hausse des droits de scolarité, il fallait protéger le droit de manifester, ce qui fut fait, quoi que les grands rêveurs déçus aient pu dire dans les années suivantes.

1/3



IMAGE TIRÉE DU LIVRE *MOTIFS RAISONNABLES – DIX ANS D'AFFICHES POLITIQUES*

Je me suis assis avec l'artiste dans un café à la frontière entre Le Plateau-Mont Royal et La Petite Patrie, et le hasard a voulu que j'y croise cette amie

0 article restant ce mois-ci

[Se connecter](#)

avec laquelle je l'ai découvert, ce soir-là il y a 11 ans. Elle me lancerait, en guise d'au revoir ce matin-ci : « Il faut se réunir entre amis, c'est précieux ! » C'est d'ailleurs exactement le rôle des affiches politiques revendiqué dans cet « essai visuel » signé Clément de Gaulejac, soit celui de rassembler avec le sourire.

Les images réunies dans le livre, dont chacune a été tirée à une centaine d'exemplaires lors de sa production, font depuis 10 ans partie de la démarche de l'artiste, au-delà de 2012, lui qui aime aussi par ailleurs faire dans l'art et la réflexion plus pointue. Comme dans son essai primé *Tu vois ce que je veux dire*, où il prend d'assaut la question philosophique de la rencontre des mots avec les images en prenant comme point de départ Platon lui-même en personne. Dans *Motifs raisonnables*, plus accessible, il retrace plutôt 10 ans d'engagement artistique populaire. Je le lisais, le regardais, et j'avais l'impression d'une revue de l'année à la Chapleau, mais dans une gauche en noir et rouge. L'artiste m'a confirmé la chose, puisque c'est ainsi qu'il surnommait son livre en travaillant dessus, « mon Chapleau ».



PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

Clément de Gaulejac

« J'ai une moitié sociale-démocrate et une moitié anarchiste, et il faut que je soupe avec les deux chaque soir. »

— Clément de Gaulejac

J'ai souri. Contester de l'intérieur, puis en avoir marre et vouloir fermer le robinet pétrolier soi-même. Clément est un type avec qui il fait bon jaser, je le sais depuis longtemps. Un souper d'amis nous avait fait nous rencontrer il y a quelques années, et nous avons aimé vanter ensemble les talents du groupe punk français Ludwig von 88, qui aime donner autant dans la satire et l'ironie que la critique sociale angoissée. Clément de Gaulejac est tout ça à la fois : rieur. iouisseur. mais aussi inquiet du monde dans lequel il vit. Après le

0 article restant ce mois-ci

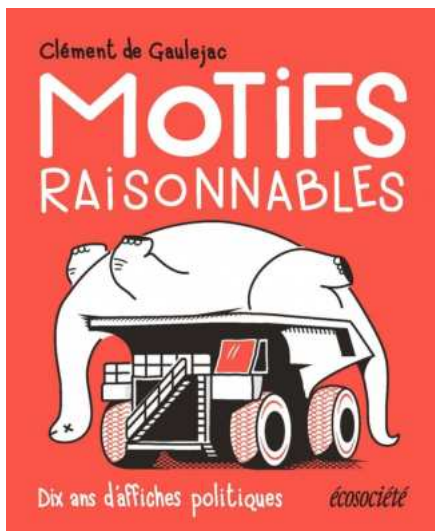
[Se connecter](#)

déclencheur de 2012, qui a été la bougie d'allumage de tant de prises de parole dont le souffle rythme encore le débat public et essayistique québécois, ses dessins se sont poursuivis, non sans hésitations, pour cibler tantôt les politiques environnementales fédérales, tantôt le durcissement autoritaire pandémique.

J'ai fait ce pont de 10 ans pour la première fois dans mon esprit. À mon sens, seulement deux fois dans ma vie adulte une seule question rythmait absolument tout au Québec : en 2012 et en 2020. En effet, après les deux référendums sur la souveraineté du Québec, qui ont assurément eu le même poids, mais qui appartiennent à une autre génération d'un point de vue existentiel, ce qui est nommé ces jours-ci de manière condescendante par certains comme « la crise des carrés rouges » ainsi que les deux années de COVID ont été de ces moments où il était à peu près impossible de parler d'autre chose. Comme deux pôles dans le travail de Clément, ses dessins invitaient, et invitent toujours, à ne jamais oublier le devoir de contester ce qui semble aller de soi dans ces périodes où l'oxygène spéculatif est à cultiver comme un jardin précieux.

Nous avons discuté de la caricature de droite, qui serait dominante au Québec selon lui, elle qui reprend des stéréotypes du féminin et du masculin par exemple, alors qu'en s'associant plutôt à Extinction Rebellion et à Québec solidaire, Clément de Gaulejac a pris le virage de l'engagement de plain-pied dans la suite des années 2010. Épurées, ses affiches tiennent parfois toutes seules, parfois nécessitent une légende, mais toujours frappent et surtout font rire, comme le souligne l'autrice et essayiste Valérie Lefebvre-Faucher dans une touchante postface. La rupture de ton est d'ailleurs tellement parlante entre le livre et le mot de la fin de Valérie Lefebvre-Faucher : on passe de quelque chose comme un drapeau de départ tout le long de l'élégante œuvre, à un accueil doux à la fin, qui est tout sauf un fil d'arrivée.

Ce livre ne plante pas son drapeau. Il le porte, le multiplie et l'essaime.



Motifs raisonnables - Dix ans d'affiches politiques

Clément de Gaulejac

Écosociété

248 pages

© La Presse Inc. Tous droits réservés.

À l'image du monde : ce territoire, c'est moi

Essai Sophie Drouin

***Ligne claire et contours flous* décortique avec finesse le processus de création sous-jacent à l'illustration d'enjeux complexes, soulevés par les discours sur la crise climatique et le capitalisme.**

Récipiendaire d'une bourse octroyée par la Fondation Grantham, Clément de Gaulejac a passé une partie de l'été 2021 en résidence dans cet organisme, lequel « appuie les productions artistiques et la recherche sur l'art qui se mesurent aux défis environnementaux à l'ère de l'Anthropocène¹ ». L'artiste s'est intéressé à la représentation des discours sur les bouleversements climatiques et le capitalisme, deux objets hors d'échelle et cauchemardesques, comme il le mentionne, au cœur de sa démarche artistique depuis quelques années. Comment, en tant qu'illustrateur, « faire image » de réalités complexes, difficiles à saisir, et dont les limites, les contours, échappent parfois à la connaissance ? C'est la question à laquelle l'artiste tente de répondre dans *Ligne claire et contours flous*, quatrième opuscule publié par Les Cahiers de la Fondation.

En prenant comme point de départ une commande reçue pour illustrer un livre des éditions Écosociété, dont le sujet replaçait le combat écologiste dans une perspective capitaliste, Gaulejac se penche sur la capacité de conscientisation et de mobilisation de l'illustration en tant que médium.

Le combat de la représentation : pour en finir avec la Terre vue de l'espace

La principale caractéristique du « dessin à problème – c'est-à-dire qui loge en lui un problème, une querelle – » est sa capacité à mettre en images un discours, plutôt que le fait de s'offrir à la contemplation. En s'immisçant dans un flot discursif pour le révéler, il devient lui-même un discours visuel. Or, pour accroître son efficacité, l'illustration doit aussi participer à la déconstruction des imaginaires de la

crise climatique et du capitalisme. S'il est difficile d'échapper à certains clichés propres à ces représentations (par exemple, l'homme d'affaires en complet, la Terre comme une sphère vue de loin, etc.), Gaulejac insiste sur la nécessité de « décoloniser notre imaginaire », de revoir la façon de représenter le monde.

Citant Bruno Latour, sociologue et philosophe des sciences, l'illustrateur rappelle que nous ne sommes pas en dehors du monde, d'où l'importance de « rendre incertains les bords exacts des corps, et principalement ceux de l'humain ». Le nouveau régime climatique envisagé par Latour tend à compliquer les relations de pouvoir, en redessinant les frontières entre intérieur et extérieur. C'est ici qu'entre en jeu la nécessité de se dégager des délimitations à ligne claire, une réalité que le confinement des dernières années a mise de l'avant.

La ligne claire à la rescousse

L'esthétique du dessin à laquelle renvoie l'expression « ligne claire » implique une compréhension de ce que sont et ne sont pas les objets, avant même qu'on les représente. À la lumière des propos de Latour, cette certitude doit être remise en question. S'il faut déconstruire la pensée du contour défini, la notion de limite franche entre les objets, il apparaît donc nécessaire de repenser l'usage de la ligne claire dans les représentations d'objets aux contours flous. D'un point de vue environnemental, Gaulejac rappelle que la nature se présente comme un continuum, et non sous la forme d'objets distincts aux délimitations nettes. Entre l'être et son environnement, il n'y a pas de démarcation : le premier est une composante du second. Cela dit, pour

l'illustrateur qui l'utilise, la ligne claire peut aussi offrir la possibilité de donner à visualiser des objets complexes, aux contours flous, qui échappent à la vision. D'une part, elle participe à la construction du sens commun par sa capacité à penser contre elle-même ; d'autre part, elle permet la remise en question des discours et de l'imaginaire de l'idéologie extractiviste, qu'elle a elle-même contribué à mettre en place. Par le choix d'une iconographie appropriée, la ligne claire tend à simplifier le réel pour mieux faire apparaître la complexité des choses.

Dans ce fascinant exercice d'épistémologie personnelle, Clément de Gaulejac porte un regard critique sur un « médium qui se donne souvent comme une vision neutre alors qu'elle est le fruit d'une histoire du regard ». En faisant appel aux sciences du langage, à la sémiologie, à la philosophie et aux sciences de la nature, l'auteur décortique les modes de représentation d'objets monstrueux et offre une perspective fort intéressante et originale sur l'illustration. Les images explicatives, à la sympathique sauce « gaulejaquienne », ponctuent l'essai et s'affichent comme de véritables propositions pour renouveler l'imaginaire autour d'idéologies qui mettent à mal notre rapport à l'environnement.

1. Voir la page « Mission » du site internet de l'organisme : [www.fondationgrantham.org].



My heart will go on

Beau livre Emmanuel Simard

D'un chic simple, cette publication a le mérite d'allumer une étincelle de militantisme chez les lecteur-rices.

Le centre d'art actuel Plein sud a accueilli, du 21 mai au 9 juillet 2022, l'exposition *Les maîtres du monde sont des gens*, de Clément de Gaulejac, commissariée par Marie-Hélène Leblanc et présentée en partenariat avec la Galerie UQO. Le vernissage a été accompagné du lancement du livre *Entretiens #6 : La croisière ne s'amuse plus / Every Man for Himself*, fruit d'une correspondance entre l'essayiste Alain Deneault et Gaulejac. Illustrés de dessins tirés de l'exposition, les propos explorent la métaphore dans la sphère économique, où il est plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme.

Voilà une publication d'une grande qualité, qui peut se targuer d'aviver notre rage contre la machine.

Engagement

Les *Entretiens* sont une série de publications qui rassemblent plusieurs personnes de divers champs disciplinaires. Elles instaurent un dialogue sur les enjeux institutionnels et artistiques mis en œuvre à la Galerie UQO. Sixième titre paru sur ce modèle, *La croisière ne s'amuse plus / Every Man for Himself* se distingue par l'élégance de sa simplicité. La couverture arbore un léger cartonage de couleur grise. La reliure, brochée, quant à elle, assemble un papier velouté et plié en deux en son centre. La publication rappelle l'authenticité et l'immédiateté de pensée de la revue politique *Le merle* – dans une formule moins *homemade*,

bien sûr. Petite ombre au tableau : les fontes, en grand format, forment des octogones, ce qui provoque un effet plutôt étrange. Les fonds gris, sur lesquels reposent les dessins, sont assez redondants. Néanmoins, l'ouvrage est pratiquement un « sans fautes ». Notons au passage que la correspondance peut se lire indépendamment de l'exposition dont elle est tirée. Les propos, cristallins, s'adressent aussi bien à des marxistes invétéré-es et curieux-ses de l'art, qu'à de jeunes gens en quête d'affirmation politique.

De drôles de choucroutes

Utilisant le « jeu dans l'ordre du discours », Gaulejac réussit à faire sourire, comme dans ses ouvrages précédents : pensons à *Grande école* (2012) et à *Les artistes* (2017), publiés au Quartanier. Ici, il poursuit la route empruntée avec ses affiches produites pour appuyer divers mouvements sociaux ou politiques. Second degré, métaphores, jeux de langage : dans *La croisière ne s'amuse plus*, la veine exploitée s'éloigne des représentations plus convenues de l'économie actuelle, comme la fameuse île déserte des paradis fiscaux, ou l'image du monstre tentaculaire illustrant les souterrains sauvages du capitalisme. Dans sa plus récente publication, Gaulejac déploie d'autres idées, plonge vers un passé plus lointain pour mieux rire d'un présent que l'on sent hors de contrôle, ficelé par des « maîtres » déresponsabilisés face aux pratiques de leurs entreprises.

Inspiré par les nouvelles préoccupations des ultrananti-es – par exemple les yachts, qui incarnent un « univers offshore » pour « mettre le[s] famille[s] à l'abri » (*dixit* Guy Laliberté), ou encore par le projet technopolitique *Seasteading*, une « colonisation marine » de millionnaires, qui « veulent fonder une sorte de "non-contrat social" loin de toute forme de redistribution

de la richesse » –, Gaulejac crée des « centaures mi-yacht / mi-titan », étalés sur deux pages. Submergé par la curiosité liée à ses découvertes, et aussi parce que le « halo allégorique est précis et flou », l'artiste poursuit son exploration documentaire, cherchant « une figuration de l'inconscient dominateur de l'ultra-richesse ». Il tombe sur une gravure représentant Marie-Antoinette, qui porte une coiffure démesurée, nommée à l'époque un « pouf », sur « laquelle flotte un navire ». « L'Europe domine le monde et les "poufs" célèbrent cette domination », écrit Gaulejac à Deneault. Le premier change les vieux bateaux en complexes industriels flottants. La trouvaille force l'admiration et tire bien sûr quelques sourires, vu l'outrance de la toilette capillaire et tout ce qu'elle recèle de messages. Une vingtaine de ces bustes constellent le texte. Ils sont très amusants, mais j'aurais préféré un peu plus de variété. Entre les lignes, Gaulejac présente d'autres pièces de l'exposition, et je suis certain qu'elles auraient non seulement apporté une plus-value visuelle à l'ouvrage, mais aussi montré l'étendue métaphorique de la recherche de l'artiste et son talent créateur. Deneault, quant à lui, est égal à lui-même dans cette correspondance, usant de son scalpel rhétorique, notamment lorsqu'il définit le terme « multinationale ». Mais il ne se gêne pas non plus pour abattre la hache de sa colère sur les fagots des maîtres du monde, qui « assument sans complexe n'être maîtres de rien ».

Voilà une publication d'une grande qualité, qui peut se targuer d'aviver notre rage contre la machine, avec un sourire dans le poing levé.

entretiens #6
la croisière
ne s'amuse plus
every man
for himself

Clément de Gaulejac et Alain Deneault

Entretiens #6

Traduit vers l'anglais (Canada) par Jo-Anne Balcaen et Ginette Jubinville
Gatineau
Galerie UQO
2022. 48 p.
15 \$

Clément de Gaulejac

Tu vois ce que je veux dire ? : illustrations, métaphores et autres images qui parlent

Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2021, 195 p.



Ce que dit le mot de l'image qui l'illustre

Emmanuelle Choquette

À partir d'une expression plutôt anodine qui fait partie du langage courant, « Tu vois ce que je veux dire ? », l'écrivain et artiste Clément de Gaulejac aborde dans cet essai, en écho avec sa propre démarche artistique, le rapport entre les images et les idées. Les premières étant associées à des simulacres de la réalité, les deuxièmes relevant de la pensée conceptuelle – suivant une réflexion platonicienne –, l'auteur pose d'emblée le problème de la hiérarchie de ces entités dans le processus de production de sens. Dans cette dynamique, les images nous éloignent de la vérité et de la connaissance rationnelle du monde, puisqu'elles ne sont qu'apparences et perceptions. Or, tout au long de *Tu vois ce que je veux dire ? : illustrations, métaphores et autres images qui parlent*, l'auteur nous amène sur le chemin de l'articulation plutôt que sur celui de la dichotomie du « voir avec le dire ». Clément de Gaulejac postule que « les images ont besoin qu'on les parle autant que les mots ont besoin qu'on les voie. » De cette hypothèse découle la possibilité d'envisager les mots et les éléments visuels comme un seul et même matériau au sein duquel se combinent les ressources dans la construction de nos « images mentales ».

C'est ainsi que Clément de Gaulejac décrit cette fusion en tant que manière de « penser visuellement le mode ». Au cours du deuxième chapitre de l'ouvrage, il s'intéresse à trois opérations du langage qui permettent de produire des images verbales : l'analogie, la métaphore et l'allégorie. Dans l'ensemble du livre, l'artiste accompagne régulièrement ses arguments par des croquis. Celui de la poupée gigogne est fort évocateur : le cœur en est la pensée analogique (chercher la ressemblance) qui nourrit la métaphore (donner un nouveau sens) dont l'allégorie (prendre une chose pour une autre) est constituée.

Alors que ces opérations verbales ont le potentiel d'apporter beaucoup de clarté au discours, elles comportent aussi le risque de fixer la pensée. Les images ainsi créées deviennent « vice ou vertu, remède ou poison » d'après le contexte, l'intention et la direction. Il en va de même, selon l'auteur, pour le stéréotype, procédé réduit à tort au simple lieu commun. Or, le stéréotype, comme la métaphore, s'avère une stratégie pertinente afin de « mettre en commun l'expérience du monde », pour autant que l'on ne tombe pas du côté d'un consensus aplanissant.

Néanmoins, les images ne sont pas toutes bénignes, elles peuvent également être troublantes. Pour Clément de Gaulejac, ce sentiment advient lorsqu'une représentation, visuelle ou verbale, est profondément contradictoire, « à la fois véhicule d'un programme idéologique et vecteur de sa propre contestation ». L'artiste établit ainsi la puissance de ces images querelleuses, ce qu'il appelle de « petites machines dialectiques ». Dans ce dispositif, l'ambiguïté n'est pas réduite à une entrave à la compréhension du monde, mais devient une façon de mettre en scène les écarts, les déplacements, les failles par lesquelles l'intelligence sensible et la subjectivité s'insèrent pour y contribuer. Avec *Tu vois ce que je veux dire ? : illustrations, métaphores et autres images qui parlent*, où l'entrelacs des mots et des illustrations démontre finalement la porosité de la pratique et de la recherche de Clément de Gaulejac, il est bien question du pouvoir de l'image. Les machinations de l'artiste mettent alors en lumière notre désir commun de faire voir à l'autre ce que l'on pense et ce que l'on exprime.

L'artiste iranienne Anahita Norouzi et l'illustrateur montréalais Clément de Gaulejac sont les lauréats 2021 des deux bourses de création et de recherche offertes par la Fondation Grantham pour l'art et l'environnement. Deux expositions et une publication découleront de leurs résidences, l'été prochain, à Saint-Edmond-de-Grantham.

Publié le 30 janvier 2021 à 9h00



ÉRIC CLÉMENT
LA PRESSE

Les deux artistes ont été choisis par le comité scientifique de la Fondation Grantham, dirigé par Johanne Lamoureux, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en

Clément de Gaulejac

L'artiste Clément de Gaulejac s'est vu accorder la bourse de recherche de 5000 \$. Les questions d'environnement sont aussi au centre de son art et de ses engagements. Habité par l'image autant que par les mots et les idées, il s'exprime par l'illustration, des affiches et des ouvrages. Il a le souci de faire œuvre utile, notamment grâce à des articles et des essais. Il croit en la capacité transformatrice de l'art. C'est donc un écrit, plus ou moins long, qu'il réalisera (et illustrera sans doute) à la Fondation.

« L'intérêt pour le langage et l'écriture réflexive est au cœur de ma pratique ces dernières années, dit-il. Notamment en travaillant sur une thèse de doctorat à l'UQAM intitulée *Tu vois ce que je veux dire ? Illustrations, métaphores et autres images qui parlent*. Cette thèse fera l'objet d'une publication sur la relation contrariée entre le visuel et le verbal. Deux domaines de saisie du monde qui fonctionnent en parallèle dans notre cerveau. »

clairement des choses aujourd'hui qu'on ne voyait pas auparavant. La violence sexiste en est un exemple. »

— Clément de Gaulejac

Sa recherche couvrira également « le langage et les images des discours de la bataille du climat ». Par exemple, comment se fait-il qu'on représente toujours la Terre vue de loin alors qu'on a les deux pieds dessus ? « C'est le genre d'imaginaire que j'ai envie de déconstruire », dit Clément de Gaulejac.

Clément de Gaulejac : *Mindfuck* en deux temps (ou : les images dialectiques)

I. CAPITALISME SURF AND TURF

(Sur *Les maîtres du monde sont des gens* + *Les naufrageurs*)

Gros plaisir, l'installation est intitulée *Les maîtres du monde sont des gens*, et c'est écrit en lettres attachées et en rose et en néon, peut-être parce que DE DIRE ÇA COMME ÇA, qu'il y a des maîtres du monde, que les maîtres sont des gens, qu'il y a du monde qui fait le monde, ça *flashe* et ça explose la tête de vérité, parce que ça parle à raz de terre et en plein vol de cette vie qui galère, qui nous galère, dans laquelle on galère et dans laquelle on rage et dans laquelle on espère et dans laquelle ce qui pourrait arriver n'arrive pas. Clément de Gaulejac canalise ce *riff* existentiel, et sous ce titre-flèche nous invite à jouer de nos affects politiques avec une version dernier cri des tentures de l'Apocalypse, où la Galerie de l'UQO serait le château d'Angers, et où ce qui serait syntonisé par Nostradamus-moqueur est l'engloutissement de la civilisation occidentale dans les eaux sales, sales, sales de la fin du capitalisme. D'où peut-être le titre de la fresque qui fait le cœur de l'expo : *Eaux profondes, bains brefs*.

Clément voit loin, esquissant avec cette installation un *move* fils-de-Zébedée, la coche mystique en moins, très *comic book* et légèrement dalinien, Clément qui bouge tout le temps et tu-ne-le-vois-pas-venir – il est là, il est aussi ailleurs, et c'est fait de souffle, et ça vit, et c'est politique.

les maitres du monde
sont des gens

L'œuvre, elle est dans son appropriation politique, la mise en mouvement des images, qui sautent comme des moutons sur la mer effective de la révolte.

Occidental, mot lâché, mot obligatoire, mot de cerveau, mauvaise blague, gros moteur qui carbure au kérosène, saint Plastique – avec sa drôle de longue-vue qui met en scène le temps de notre temps, Clément nous convie à défiler au milieu d'une ribambelle tragi-comique :

les Titans que les Grecs regardaient faire et défaire leur monde, stupéfaits au spectacle de leurs débordements variés, de leurs abus ricaneurs et de leurs tourments d'enfants terribles ;

le bon vieux déluge biblique (ou : la punition divine par l'eau), où les survivants sont ceux qui se préparent au pire et qui en ont les moyens et qui voguent allègrement avec la gravité que leur inspire leur bon droit de tout rafler sur les eaux agitées par leur œuvre de destruction et de pillage ;

les fontaines capiteuses et capricieuses de la Renaissance qui nous proposent des personnages grotesques et beaux à la suture aquatique de la nature et de la culture ;

les images hyperréelles et ultra *slick* de yachts de milliardaires dans les baies polluées des villes à gogo du grand monde champagne-et-cocaïne et des paquebots de touristes quatorze étages échoués dans les eaux bleues de la Méditerranée le ventre plein de gastronomie industrielle...

C'est ça, un grand format, le délire matériel en grand, grand, grand format, dans ta gueule, et ça part dans le courant, et les barrages cèdent, et les morceaux se détachent, et les riches ont un fun noir sur leurs gros bateaux, ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes, ça brasse dans tous les sens, c'est comme un trip chimique, on rit, on pleure, on s'accroche à ce qu'on peut, on ne sait plus où prendre pied dans l'opérette de la fin du monde, et c'est quand même drôle, et c'est quand même beau, et qu'est-ce que tu veux qu'on fasse.

•

Il y a de l'écho entre *Les maîtres du monde sont des gens* et *Les naufrageurs*, cette expo politique pour enfants produite par le centre VOX qui s'est baladée dans la *province of Quebec* jusque dans les contrées minières de l'Abitibi. On y rencontre des CYCLOPES qui tirent le pétrole de la terre et transportent l'électricité à travers les montagnes, qui opèrent *fly-in* et *fly-out* sous les spots qui balayent sans relâche les territoires indéfinis soumis à l'exploitation. On y rencontre aussi les NAUFRAGEURS, les pauvres gens qui vivent sur les côtes et qui voient les empires empirer dans les brumes de leur quotidien décharné, et qui, comme les paysans allemands de Marx qui pouvaient cueillir le bois mort dans les forêts des grands propriétaires, avaient droit au butin que transportaient les navires qui s'échouaient sur leurs rivages. Les naufrageurs, cueilleurs de restes, ce sont encore les migrants, qui errent sur la terre, qui cherchent à vivre des miettes du potlatch de la Babel pétrochimique appelée modernité, qu'ils ne peuvent qu'observer au loin et qui les observe, et qui les menace, et ils méditent dans l'œil du phare cette idée qu'ont les gens qui sont les maîtres qui veut que « *nous ne pourrions pas tous vivre mieux* ».

Et on en a plein les bottes, ça déborde, ça glougloute, l'eau monte tabarnac – même haut sur le continent, même pour les petits riverains oubliés dans leurs petits châteaux de plastique secs, je te le jure j'ai tout le temps envie de pisser, le bruit de l'eau qui coule ça me prend aux viscères, et les maisons prennent l'eau, les meubles et les tapis et les murs de gypse s'imbibent, les bungalows partent dans le courant de l'eau des barrages qui ont cédé sur les terres ancestrales – la moutarde ne nous monte pas au nez, mais l'eau nous monte dans les culottes, et les puissants sont fous, fous de joie, fous de pouvoir, fous de la mer, ils portent des caravelles sur la tête, ils rêvent dans un sillage géant qui ne laisse pas de traces, qui serait à leur propre gloire : la mer, la conquête de la mer, les bateaux des riches sont toujours des bateaux de guerre, ah ah ah c'est drôle, on va mettre un gros bateau sur la tête de Marie-Antoinette, et elle, il paraît qu'elle est bien contente, ça rit, on la regarde, et les coffres sont pleins, la dette gonfle comme les eaux, et les monarques sont des pirates, et la mer est lisse, lisse, lisse, et le pillage éternel, et vogue la galère, et ça brasse fort, et on commence à être pas mal trempes.



P-51 LES MAÎTRES DU MONDE
SONT DES GENS
2019

Vue d'exposition

Les maîtres du monde sont des gens,
Galerie UQO, Gatineau

Photo—HoC studio

P-52 LES MAÎTRES DU MONDE
SONT DES GENS
2019

Vue d'exposition

Les maîtres du monde sont des gens,
Galerie UQO, Gatineau

Photo—HoC studio

P-54.55 PILOTIS

Vue d'exposition

Les maîtres du monde sont des gens,
Galerie UQO, Gatineau

Photo—HoC studio

P-56 LES NAUFRAGEURS
2016

Vue d'exposition

Les naufrageurs, Centre d'exposition
Lethbridge, Montréal

Photo—Michel Brunelle

P-57 LES NAUFRAGEURS
2015

Vue d'exposition

Les naufrageurs, Centre VOX, Montréal

Photo—Michel Brunelle



II. COMME DES MOUTONS SUR LA MER EFFECTIVE DE LA RÉVOLTE (Sur les affiches politiques)

Pendant ce temps, sur terre, à travers les consistances striées de nos espaces-temps gorgés de contradictions, d'ambivalences, de faux-semblants et de certitudes complètement inopérantes, circulent des images-textes, de main en main, d'yeux en bouche et de bouche à oreille, comme des lueurs clignotantes dans les sphères sensibles et volatiles de l'intéressement, dans les volumes d'être collectifs, en bouffée, affichage sauvage, les affiches de Clément, qui contiennent, malgré elles, malgré Clément mais pas sans lui, quelque chose de la trame qui se tricote dans notre réalité politique, des affiches qui passent de la petite alcôve du dessinateur en situation, en rage, en espoir, des idées qui s'évadent, qui prennent le mouvement, qui expérimentent le mouvement du mouvement, qui passent d'un état à l'autre, de l'état d'image à l'état de figure : les affiches de Clément deviennent des objets magiques, elles opèrent selon un mouvement propre, imprévisible, elles se joignent à la grève étudiante de 2012, elles se fauillent dans la campagne électorale de 2018, elles sévissent au sein des récentes manifs aux couleurs d'Extinction Rebellion.

Il y a un ethos de résistance sur lequel Clément est branché et qui fait de sa table à dessin électronique une plateforme confidentielle de métabolisation de la vie politique, ici maintenant. L'artiste-agent-politique a un *modus operandi* franchement idiot, parfaitement *DIY*, totalement terrestre et sans arrière-pensée (et tout cela est délicieux) : il crée des affiches, il les imprime, il les distribue dans la rue. Geste franc, immédiat, spontané, matière tendre d'une colère à partager, un affect qui se cherche de la compagnie, une réaction vive et gratuite sous les météores médiatiques et politiques, de cette pluie d'injures et d'insultes qui vient d'en haut et qui nous tient en alerte, quelque chose qui n'attend pas de réponse mais à laquelle on répond quand même. Les images sont une adresse au pouvoir (yo : je te vois – je te tourne en bourrique – je ne suis pas dupe de ton petit jeu – je te fais sourire quand même – je fais des jeux de mots – on sait ce qu'on veut et on le veut – et c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle) : du bas vers le haut, une sorte de concentré homéopathique de la puissance anonyme des assemblages humains dans les rues. *Arte povera*, c'est à pleurer, on ne sait trop de quoi.

Il y va d'un travail du don, don-contre-don, où à fonds perdu on se partage des matériaux hétéroclites pour l'invention urgente et espérante d'un imaginaire politique qui puisse se mêler aux colles et aux goudrons de la suture matérielle-symbolique du techno-capitalisme caniculaire dans lequel nous sommes mentalement coincés. Les gens s'approprient les images, les portent en étendard, les reproduisent à la main, cartons et feutres, avec des photocopieurs, sur du drap, *scotch tape*, gouache, les mitaines, les tuques, les camarades, le trajet de la manif, et cela essaime – l'image devient redondante, elle se répète, elle se démultiplie, elle creuse un sillon sémiologique, elle dissémine, insémine, scande, casse d'incassables noix, et ce, imperceptiblement, comme si de rien n'était – merci – de rien.

L'œuvre, ce n'est pas le dessin, l'image-texte, le jeu de mots, le petit côté *clever* de Clément, post-Sol-Marc-Favreau et sans scrupules, à la fois grand-papa et petit punk, même si, même si, même si. L'œuvre, elle est dans son appropriation politique, la mise en mouvement des images, qui sautent comme des moutons sur la mer effective de la révolte. Cela essaime et fait figure, figure d'une pensée, figure d'un mouvement, figure de l'esprit politique qui anime ce qui par cette magie fait collectif.

On peut appeler les affiches de Clément, comme le fait notre beau Walter Benjamin, « *images dialectiques* ». Elles sont par nature non alignées, et c'est la première et la seule véritable politique de cette œuvre. Elles proposent une fine description artisanale d'une situation partagée, qui met en tension des contractions, qui cristallise une difficulté commune, des faits qui sont devenus fous et qui sont des faits quand même, qui expriment la difficulté, la radicalité et l'absurdité de la galère sur laquelle nous dérivons. Par le blocage mental (*mindfuck*) que contient l'image, le jugement est d'une certaine manière suspendu, et s'ouvre pour nous dans ce petit sabotage du sens un chemin à emprunter, à rêver, qui file quelque part entre une grande tendresse pour un monde malgré tout partagé et la dénonciation exubérante de la connerie humaine, et on ne boude pas son plaisir esthétique.

●

Le travail de Clément, sous le signe du *MINDFUCK*, invite à prendre du recul face à ce que nous sommes, ce qui nous a faits, devant la seule chose que nous connaissons, qui nous constitue de part en part : « *fuck nous* », « *national geografuck* » – cela creuse une sorte d'écart critique au cœur de la pensée et du rapport au monde, un écart où peut grandir quelque chose de désirable, de digne, de vivant.

Montréal et La Pêche, août 2019

L'INTIMIDATION
DOIT CESSER!



LE GOUVERNEMENT
RÉCLAME
UNE INJONCTION
CONTRE
MÉTÉOMÉDIA

TNM 2012 2013
TNM.QC.CA





Clément De Gaulejac

Bricoleur de machines dialectiques

Par Charles Guilbert



Des bisous on avait dit, 2012
Photo prise au cours d'un atelier d'impression
et de distributions d'affiches dans la rue,
lors de la grève étudiante de 2012.
Photo : Étienne de Massy

Pour cet entretien, Clément de Gaulejac m'invite chez lui, dans son appartement du Plateau-Mont-Royal. Nous nous installons à la table de cuisine autour d'une théière. Dès les premières minutes, je suis intrigué par sa façon de répondre à mes questions : il atténue un propos trop direct, rectifie ce qu'il vient d'énoncer... On le sent habité par le désir du mot juste.

Comment s'étonner de cette attitude quand on sait que l'artiste vient de défendre une thèse de doctorat intitulée *Tu vois ce que je veux dire?* dans laquelle il explore les rapports entre image et idée. Les ratés du langage, ce qui lui échappe et ce qui nous échappe, sont pour lui une matière première. Plutôt que de les rejeter, il les épingle, puis les transforme en petites machines dialectiques qui donnent à faire rire, réfléchir et sentir. D'où, aussi, son intérêt pour l'anecdote, que les modernes avaient en horreur.

Le récit de sa venue à l'art tient d'ailleurs de l'anecdote, dans le sens de « petite histoire curieuse » : « Tout part d'un malentendu. Je me suis inscrit en art parce que je voulais apprendre à dessiner mais, au fond, c'est le langage qui m'intéressait. Quand je suis entré à l'École des beaux-arts, à Paris, et que j'ai découvert l'art contemporain, ça n'a pas été facile du tout. J'étudiais les codes en ayant le sentiment d'aller d'échec en échec. Ce sont ces aventures qu'on trouve dans mon livre *Grande École*, une série de chutes, dans les deux sens du mot : des chutes burlesques,

à la Buster Keaton, c'est-à-dire des sortes de ratages à répétition ; mais aussi des chutes dans le sens littéraire du terme, c'est-à-dire des tentatives, par un retournement, de donner du sens aux anecdotes. »

« Durant toute cette période aux Beaux-arts, j'ai été assez peu créatif. Je suis arrivé au Québec pour une résidence au studio Cormier peu après ma sortie de l'école, en 2002. J'ai alors commencé à écrire pour *Quartier Libre*, le journal des étudiants de l'Université de Montréal, puis à y publier des illustrations, parfois en une. Cette expérience, qu'on pourrait dire hors du champ de l'art, m'a permis de comprendre ce qui m'intéressait par-dessus tout : faire vibrer le sens des mots grâce au dessin. *Illustrer*, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire *mettre en lumière*. C'est aussi à travers cette expérience que j'ai trouvé ma méthode comme dessinateur. J'ai fait du logiciel Illustrator mon atelier. Je me suis mis à collectionner des tonnes d'images à partir desquelles je fais des collages que je transforme, à la fin, en images homogènes. »

Cette expérience journalistique n'est sans doute pas étrangère au désir de rejoindre les spectateurs hors de la galerie. « Pour penser à ma pratique, je me suis raccroché à un souvenir de cours d'histoire où l'on expliquait que le clergé se divise en deux : le clergé régulier, celui des moines qui sont enfermés et qui recopient la Bible ; et le séculier, celui des prêtres qui célèbrent la messe, qui marient les gens, qui les enterrent... Je trouve que cette métaphore régulier/séculier fonctionne bien



Les Naufrageurs, VOX – Centre de l'image contemporaine, 2015
Photo prise au Centre d'exposition Lethbridge,
lors de la tournée de l'exposition
Photo : Michel Brunelle

pour parler de l'artiste. L'art que j'aime, c'est un art très « régulier », complètement occupé à se définir lui-même, à réfléchir à ses propres règles. Je trouve cet art passionnant – c'est ma formation –, mais en même temps un peu ridicule et un peu enfermé. C'est ce dont traite ma première publication, *Le livre noir de l'art conceptuel*. Et puis, il y a le désir de s'engager comme artiste dans le siècle, dans le monde réel, avec ses contradictions et ses impossibilités... et d'accepter de parler d'événements ponctuels et locaux. C'est ce que je fais notamment à travers mon blogue *L'eau tiède*¹. »

« En 2012, lors de la grève étudiante, je suis vraiment entré dans la lutte en créant des affiches. Je les diffusais sur les réseaux sociaux et les gens les imprimaient, les brandissaient lors des manifestations ou les affichaient dans la ville. Il ne peut y avoir de plus grand plaisir pour un artiste que de voir ses images trouver leur place dans le monde. »

Pas de plus grand plaisir ? Vite, il rectifie : « Publier des livres me procure aussi un très grand plaisir. Quand j'ai trouvé le chemin du

livre, j'ai eu l'impression de rentrer à la maison, au sens où, après de longs détours, je faisais enfin ce que j'avais toujours voulu faire. Grâce au livre, je peux rejoindre des gens qui ne fréquentent pas les expositions, mais qui ont souvent des préoccupations très proches des miennes². »

Cet intérêt pour le régulier et le séculier, Clément de Gaulejac l'a poursuivi à l'automne 2018 en acceptant deux contrats de nature très différente : l'un pour Québec solidaire, l'autre pour *Vie des Arts*.

« Pour un artiste qui veut faire de la politique, créer des affiches pour Québec solidaire durant une campagne électorale, ça a été une expérience incroyable. Il y avait un côté performatif là-dedans, qui m'a aidé à réfléchir à moi, à ce que je suis. Qui sait, ça donnera peut-être une suite à *Grande École*... »

« Il y a eu un moment où j'ai craint que le parti ne puisse pas se servir des affiches que je lui proposais. Je croyais qu'on y entendait trop ma voix d'auteur et sans doute pas assez les propositions du parti. Mon objectif, avec Québec solidaire, c'était que ça devienne un

concert de voix. S'il y a bien un parti où on peut encore faire entendre une pluralité de points de vue et où c'est perçu comme une richesse, c'est bien celui-là. On y trouve encore une place pour la distance, pour l'humour, et même pour l'erreur. J'ai donc fait valoir que mon travail de création serait mieux utilisé dans une sorte de riposte immédiate aux déclarations adverses. C'est là que l'idée d'une résidence pendant la campagne a germé, et j'ai pu chroniquer le débat public au jour le jour. Au fond, c'est ce que je ferai aussi pour *Vie des Arts*. J'aime bien cette idée : faire faire un pas de côté au récit du réel tel qu'on le mène d'habitude. »

On pourrait croire que l'artiste est tiraillé entre deux thèmes : l'idéologie ultralibérale et les règles de l'art. Dans la façon qu'il a de les traiter, le lien est clair : « Que ce soit pour l'art ou pour le travail plus politique, ce qui m'intéresse, c'est de remettre en question le sens commun, là où la pensée meurt. Ce sens commun se manifeste notamment dans des expressions qui rendent le langage opaque. Cette semaine³, par exemple, à propos des

GAGNANT GAGNANT



Gagnant Gagnant, 2018
Affiche dessinée dans le cadre d'une commande de Québec solidaire lors de la campagne pour les élections provinciales de 2018.

coupures de postes chez Bombardier, j'ai entendu des journalistes de Radio-Canada utiliser des expressions comme «cure minceur chez Bombardier» et «dégraissage». Ça me choque de voir que des journalistes sont à ce point colonisés par l'idéologie gestionnaire qu'ils reprennent à leur compte des mots d'une telle violence pour parler de gens qui vont perdre leur emploi. Je dessine pour dénaturer ce discours, pour qu'on voie qu'il n'est pas transparent, qu'il n'est pas naturel.»

Dans le cadre de la campagne électorale, l'artiste s'est inspiré de toutes sortes de mots opaques comme «développement durable» ou «gouvernement responsable». Dans *Moderne et beau*, la série présentée par *Vie des Arts*, le travail de réflexion est similaire. Gaulejac utilise par exemple les expressions «art médiatique» et «œuvre difficile» dans un

contexte décalé pour qu'on prenne conscience que ces idées sont figées: «Je fais des scènes de théâtre à partir de la langue de l'art.»

Derrière tout cela se trouve un profond désir de liberté. «L'humour qui m'intéresse, dit Gaulejac, ce n'est pas celui qui dédramatise: c'est celui qui me donne la liberté de penser.»

Dans sa thèse de doctorat, qui sera publiée au Quartanier, l'artiste en arrive toutefois à un constat pessimiste. Selon lui, nous serions en train de vivre un *tournant caricatural*, notamment avec l'élection de dirigeants fantasques comme Donald Trump, tournant qu'il décrit comme «ce moment politique où la bouffonnerie et l'esprit de sérieux fusionnent pour gouverner». La question que Gaulejac pose est grave: est-il possible de rire de ces pitres, «prêts à toutes les provocations pour que ne s'éteigne jamais le projecteur qui les met en lumière», sans renforcer leur pouvoir? Il avoue être habité par «le sentiment mélancolique qu'une certaine forme de satire est en train de disparaître avec le type d'espace public – la presse imprimée – qui l'avait vue naître».

Cette inquiétude et ce sentiment de fin du monde, c'est peut-être dans les projets d'exposition que Gaulejac les sonde plus à fond, notamment en réactualisant des mythes. *Les naufrageurs*, présentée chez Vox en 2015, abordait la question de la crise migratoire en s'appuyant sur le mythe de Babel. Pour son prochain projet, intitulé magnifiquement *Les maîtres du monde sont des gens*⁴, il s'inspire des titans, des centaures et du déluge. «J'avais lu un article à propos des ultra-riches qui, conscients de l'injustice qu'ils sont en train d'organiser, s'achètent des abris et des îles pour fuir la communauté humaine. L'idée m'est alors venue de créer un cyclorama présentant un paysage de fin du monde peuplé de centaures-titans-bateaux-yachts.»

«Ici, comme dans tout le reste, je joue avec les éléments de récit, les significations et les formes pour donner un sens à ce qui se passe. J'assemble, je manipule, je déplace,

comme l'artiste dans son atelier. Et je n'oublie jamais qu'une signification peut se retourner.» Cette possibilité donne de l'espoir, mais nous intime aussi de rester vigilants. C'est ce que nous rappelle sans cesse, et avec finesse, le travail de Gaulejac. ●

Charles Guilbert est artiste multidisciplinaire, critique et professeur de littérature.

1 Clément de Gaulejac, *Calcul mental*, blogue, www.calculmental.org

2 Clément de Gaulejac a publié cinq livres: *Le livre noir de l'art conceptuel* (Le Quartanier, 2011), *Grande École* (Le Quartanier, 2012), *Les Cordons de la bourse* (La mauvaise tête, 2014), *Tailleurs d'histoires* (La mauvaise tête, 2015), *Les artistes* (Le Quartanier, 2017).

3 Cet entretien a eu lieu le 15 novembre 2018.

4 L'exposition *Les maîtres du monde sont des gens* sera présentée en septembre 2019 à la Galerie UQO, à Gatineau.



Le livre noir de l'art conceptuel, Éditions Le Quartanier, 2011
Crédit photo : Clément de Gaulejac

La médiation médiatisée

À l'heure où tout consensus politique semble inatteignable, où les opinions se polarisent de manière inquiétante et où se creusent d'importantes fractures dans le tissu social, la recherche de terrains communs prenant appui sur ce qui nous lie les uns aux autres semble de plus en plus nécessaire. Dans nos sociétés, qui souvent tendent à exclure l'altérité plutôt qu'à promouvoir le vivre ensemble, quel rôle les organismes culturels peuvent-ils jouer pour favoriser l'accessibilité à leur contenu et l'inclusion de publics hétérogènes en leur sein ? Vaste question s'il en est, *Vie des Arts* a cru bon, à l'aube de la nouvelle année, de s'interroger sur la médiation culturelle, sur les dimensions éthiques qui la sous-tendent et sur sa véritable portée démocratique. Ainsi, le dossier *Médiation, Collaboration, Inclusion* permet de réfléchir à l'importance de la médiation dans le champ de l'art et au sein des organismes culturels, et présente conjointement certaines pratiques innovantes qui dépassent la visite guidée et l'atelier de création au profit d'initiatives favorisant l'établissement de collaborations plus horizontales avec les publics de la culture, voire avec ses non-publics.

Le présent numéro de *Vie des Arts* inaugure une nouvelle rubrique intitulée «Expographie» avec un article où la notion d'accessibilité est au cœur des réflexions de son auteure. Cette rubrique propose de porter notre attention moins sur les œuvres d'art que sur les constructions discursives dans lesquelles elles sont présentées aux publics et qui en conditionnent la réception. L'exposition sera ainsi abordée comme un dispositif médiatique qui ne peut prétendre à la neutralité, bien que se faisant souvent transparent afin de laisser au second plan les médiations qu'elle opère. Avec cette rubrique, nous souhaitons ainsi nous inscrire dans un courant de fond faisant de l'exposition un terrain de recherche et de réflexion à part entière.

Poursuivant sa volonté de renouvellement, *Vie des Arts* inaugure avec enthousiasme une collaboration avec l'artiste Clément de Gaulejac, dont les «dessins légendés» accompagneront nos éditoriaux à venir. Dans cette série intitulée *Moderne et beau*, de Gaulejac proposera des images qui entrent en résonance et s'inscrivent en complémentarité avec l'éditorial. Cultivant la richesse de l'ambiguïté, ses dessins, qui invitent à laisser libre cours à nos interprétations, exploitent avec lucidité et humour tout le potentiel critique de l'art. Nous les soumettons à votre propre regard analytique en espérant qu'ils stimulent chez vous de fertiles interrogations. Afin de présenter cette série et la démarche de l'artiste, nous avons préféré lui laisser la parole...

Andréanne Roy

Clément de Gaulejac MODERNE ET BEAU

«Quand j'ai reçu l'invitation de *Vie des Arts* à présenter, dans chaque numéro, un dessin qui accompagnerait l'éditorial, l'idée m'est venue de donner une suite à mon livre *Les artistes*, que j'ai fait paraître au Quartanier. Cette nouvelle série, intitulée *Moderne et beau*, pourrait être sous-titrée "Grandeurs et misères des artistes". Elle présente ces derniers dans des situations improbables, en décalage. Ce sont des scènes qui ont pour cadre l'art moderne, mais dont la légende, en fait, pointe vers l'art d'aujourd'hui.»

«Ces artistes, figés dans des poses, affrontent quelque chose de nécessaire et de sensible mais, en même temps, leur attitude a quelque chose d'insupportable. Ce dont je parle, c'est d'un ridicule qui ne m'est pas étranger... Chaque fois, ce pourrait être moi.»

«Ce que j'aime, c'est quand les dessins présentent une certaine forme de vérité, quand ils renferment quelque chose d'un peu psychanalytique. Mes personnages sont souvent debout face à leur destin et vivent une sorte de doute existentiel.»

«Je bricole avec tout mon savoir artistique accumulé, et je le mélange à plaisir. Même si les références convoquées ne sont pas explicites, je crois que n'importe qui peut s'y retrouver. Je ne laisse rien de nécessaire à la compréhension en dehors du dessin.»

«C'est vrai qu'il y a quelque chose d'un peu surréaliste dans mes dessins. Le hasard, le collage et l'exploration de l'inconscient me sont chers. Chirico, Magritte, Dali ont été, comme pour beaucoup de monde, les premiers artistes qui m'ont frappé. On ne se réclame plus de ce mouvement aujourd'hui, sans doute à cause du dogmatisme qui y a prévalu. Moi, je serais un surréaliste tendance Queneau, que je cite d'ailleurs dans mon livre *Grande École*. Il s'est approché du surréalisme pour tout de suite s'en éloigner, une attitude que je comprends tout à fait.»

«Enfant, Magritte, j'adorais ça. Après, c'est devenu le truc *mainstream* qu'il ne fallait surtout pas faire. C'est donc un amour contrarié. Mais ça m'a formé. Et puis, il y a une forme de ligne claire chez Magritte que j'aime beaucoup. C'était aussi un illustrateur de pub. J'admire sa façon d'exprimer des ambiguïtés, mais de façon très lisible.»

«Cette nouvelle collaboration avec *Vie des Arts* est l'occasion d'établir un dialogue avec l'équipe de rédaction et de laisser place aux surprises. Ce sont ces échanges qui permettront d'établir une résonance intéressante entre l'éditorial et l'image.»

Propos recueillis par Charles Guilbert

Clément de Gaulejac, Galerie UQO, Gatineau

98 - [Savoir](/fr/savoir) - 2020

Galerie UQO

[Daniel Fiset](/fr/auteurs/daniel-fiset)



Clément de Gaulejac, Eaux profondes, bains brefs, 2019. Photo : HoC Studio / Maryn Devine et Nicolai Gregory



Clément de Gaulejac, *Les maîtres du monde sont des gens*
Galerie UQO, Gatineau, du 19 septembre au 19 octobre 2019

Tout au fond de la Galerie UQO, un néon donne littéralement le ton à l'exposition solo de Clément

enveloppant les autres œuvres dans une lumière rosâtre. On peut y lire *Les maîtres du monde sont des gens* de cette exposition commissariée par la directrice de la galerie, Marie-Hélène Leblanc. Parmi les lectures, cette phrase sibylline, on perçoit un aspect doublement révolutionnaire. S'agit-il d'un appel à réfléchir sur le monde non pas comme un sort réservé aux *happy few*, mais comme une occasion collective à saisir ? Ou d'indiquer que des violences sont perpétrées par des *gens* se disant maîtres du monde, malgré une persistance technocratique qui transforme les inégalités du capitalisme tardif en phénomènes « quasi naturels », voire inévitables ? La philosophie célèbre de Mark Fisher, selon laquelle il serait plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme, est aussi présente. L'exposition illustre ainsi les rouages du capital, thème de prédilection de l'artiste, en exposant particulièrement les conséquences de l'exploitation économique sur l'environnement. Comme trame de fond, les changements climatiques qui transforment les plus riches de ce monde en survivalistes s'affairant à construire des bateaux de luxe sophistiqués pour échapper à l'apocalypse – ou à l'insurrection.

Les six autres œuvres de l'exposition, placées sur les deux plus longs murs de la salle, se lisent comme deux longues phrases. D'un côté de la salle, on peut voir deux frises illustrées, séparées par une mince colonne au mur, qui rappellent les projets les plus connus de Gaulejac, comme ces affiches dessinées pour la grève étudiante de 1976 ou les collaborations plus récentes avec Extinction Rebellion Québec ou Québec Solidaire. L'univers dépeint dans ces frises murales est hétéroclite et truffé de références visuelles à la mythologie grecque, au tableau d'histoire, à la sculpture moderniste. Y sont représentés quelques éléments d'un paysage que l'on devine submergé, dans lequel des bateaux incongrus, rescapés d'un naufrage climatique. Au mur opposé, deux portraits de profil de femmes aux hauteurs coiffures à la Marie-Antoinette, dans lesquelles sont nichés des bateaux, la chevelure ostentatoire et le tumulte des vagues.

Alors que l'on connaît plutôt l'artiste pour son travail graphique, la présentation de deux vidéos ajoute à la proposition de Gaulejac. *Pilotis*, un intrigant diaporama dans lequel défilent les images qui ont servi à l'artiste lors de l'élaboration de l'exposition. Venise y revient souvent, menacée par les changements climatiques et l'hypertourisme des bateaux de croisière, noyée par le flot incessant de ses biennales. On y voit entre autres une absurde photo de touristes se baladant avec leurs emplettes de luxe pendant la période de l'*acqua alta*, le submergé. L'autre écran, *Boboli*, présente une courte boucle d'une botte se remplissant d'eau de pluie, prête à tout moment. On se plaît à imaginer le renversement.

Numéro: 98 ([/fr/numero-de-parution/98](#))

Artistes: [Clément de Gaulejac \(/fr/artistes/clement-de-gaulejac\)](#)

À lire également



([/fr/rita-](#)

[mckeough-works-emmedia-gallery-production-society-mst-performative-art-festival-truck](#))



[activism-towards-ethics-curating-thames-hudson-londres](#))

De la nécessaire inutilité des artistes

Clément de Gaulejac saisit ces êtres dans leur complexité et leur mauvaise foi

FABIEN DEGLISE

Dans la dernière livraison de la revue *Liberté* (no 315, Printemps 2017), l'artiste et illustrateur Clément de Gaulejac signe un dessin désopilant mettant en scène un couple de citadins marchant le long d'une palissade pas très loin d'une usine crachant de la fumée. L'un des deux n'est pas de bonne humeur et dit: «*Dérive psychogéographique, mon cul! C'est surtout un autre de tes plans foireux en banlieue, oui.*»

Il faut savoir rire des artistes, les vrais, les faux, ceux qui rêvent de l'être tout comme ceux qui le sont profondément, mais ne le savent pas encore. Et c'est ce que fait très bien depuis plusieurs années, l'auteur du *Livre noir de l'art conceptuel* (Le Quartanier 2011) qui poursuit aujourd'hui son exploration critique de l'univers artistique avec *Les artistes* (Le Quartanier). Le petit bouquin, mince en pages, mais dense en réflexions, saisit ces êtres créatifs dans leurs doutes, leurs vérités, leur dogme, leurs candeurs et surtout toutes leurs contradictions, comme cette «*Léopoldine (on l'appelait Léo)* [quil était très débordée], dansant avec l'oisiveté, les bras en l'air, sur sa planche à roulettes.

«*L'artiste est un mystère,*

résume l'auteur, joint cette semaine par *Le Devoir*. Il est à la fois célébré, respecté, mais aussi dénigré, traité parfois de parasite de la société. On adore le détester. Son inutilité est nécessaire. Il y a dans l'artiste une contradiction qui me plaît, une complexité qui mérite d'être affirmée», particulièrement à une époque où certains courants réactionnaires — pas seulement ceux en provenance de la ville de Québec — en font régulièrement des cibles de prédilection.

Répondre aux mensonges

«*La manière la plus simple de lutter contre ça, c'est d'opposer la réalité dans sa complexité, dit Clément de Gaulejac, de laisser la pensée intellectuelle juste et honnête répondre aux mensonges et approximations.*»

Mensonges? L'artiste qui coûte de l'argent public et ne rapporte rien est le plus tenace et se nourrit autant du simplisme des uns et de la mauvaise foi des autres. «*Comme toutes les activités, l'activité artistique comporte un peu de triche, dit-il. Les artistes doivent développer une langue commune pour se faire comprendre et une singularité pour se distinguer des autres. Cela amène parfois à se tromper soi-même par rapport à ses propres motivations*» et à

tromper les autres sur la pureté de sa vocation.

Un paradoxe dont les contours sont joliment attrapés par ces dessins qui, comme le manifeste d'Alex, à la page 51, peuvent en blesser quelques-uns, mais comme l'œuvre de Laurence, page 95, peuvent aussi éloi-

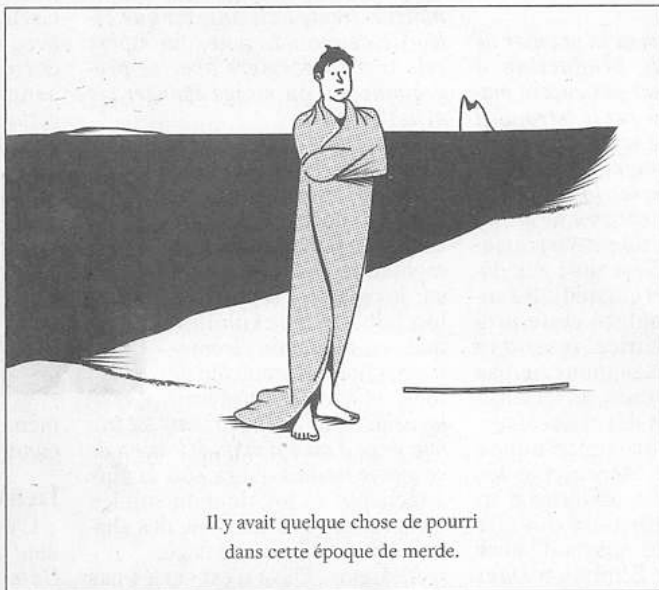
gner durablement la peur de s'ennuyer.

Le Devoir

LES ARTISTES

★★★★

Clément de Gaulejac
Le Quartanier
Montréal, 2017, 104 pages



Il y avait quelque chose de pourri
dans cette époque de merde.

LE QUARTANIER

Clément de Gaulejac et le retour des héros

Annie Lafleur

LES NAUFRAGEURS

VOX, CENTRE DE L'IMAGE CONTEMPORAINE

MONTREAL

3 SEPTEMBRE -

5 DÉCEMBRE 2015

Imaginons un instant être avalés par une baleine comme le brave Jonas dans la légende. À l'intérieur, il ferait nuit, tout aurait l'aspect de silhouette, et l'avenir, lui, serait incertain. Notre œil s'ajusterait progressivement à une variante de la pénombre jusqu'à ce qu'un tison se ravive dans le ventre de la bête, laissant apercevoir un à un les fragments ingurgités. Chuchotements, grondements et craquements sourds se feraient

entendre : nous ne serions pas seuls. En écarquillant les yeux, accrochés aux parois de sa panse, tout deviendrait soudainement plus clair. Le mammifère aurait englouti d'un trait le phare, la côte et ses naufragés, faisant de nous les spectateurs d'un drame où tous, jusqu'à la terre qui les aura vus naître, se tiendraient ensemble, unis dans la dérive. Le tison tantôt frêle enflammerait le phare entier, créant un mouvement de panique générale. Nous assisterions à son chant du cygne. Sa lumière se détraquerait, programmée à chercher l'ami ou l'ennemi au large à un rythme effréné, pointant son faisceau sur un pylône et ses câbles, une mine, une foreuse. Mais la menace viendrait peut-être du ciel, illuminant du coup le palais et l'évent de la baleine, scrutant, plus lentement cette fois, une zone grise, inquiétante. Épuisé par sa course, l'œil du phare se refermerait soudainement, ce qui nous plongerait dans le noir intégral. Un chœur de voix s'élèverait à proximité pour adoucir les ténèbres; nous songerions aux sirènes, aux plaintes des baleines. Un signal bienveillant vers un monde meilleur, et non pas le prélude à une sorcellerie. Enfin, le cœur chaud du phare se remettrait à battre; sa lumière, quoique vacillante, éclairerait chacune des têtes clandestines toujours coincées dans leur avion, bateau ou camion. À tour de rôle, le phare jetterait ses dernières lueurs sur ces profils





muets avant de s'éteindre avec eux, nous laissant sur cette image de fraternité universelle. Imaginons un instant entrer dans l'exposition *Les Naufrageurs* de Clément de Gaulejac.

Les premiers mots du texte de salle, « Il était une fois », viennent corroborer l'importance des multiples histoires qui nourrissent *Les Naufrageurs*, toutes plus liées les unes que les autres à l'aventure migratoire, éminemment actuelle : des mythes antiques d'Ulysse et de Babel à la légende bretonne de la Baie des Trépassés, en passant (qui sait) par le Livre de Jonas : la trame narrative est terreau fertile. Comme promis par son incipit, le récit composite des *Naufrageurs* trouvera un certain dénouement heureux puisé à même le symbole du phare; modernité, Lumières, espoir. Une vision qui flirte avec l'utopie constructiviste de la tour Tatline, dont la charpente aura largement inspiré l'actuelle miniature en bois. Tout droit sortis des encres de Clément de Gaulejac, les panneaux d'acrylique finement découpés reprennent le trait de l'artiste là où il l'avait laissé sur papier. Une adaptation réussie qui donne l'impression de déambuler dans ses illustrations et une première mise en espace de la sorte pour l'artiste¹.

Les éléments de l'installation *in situ* se déploient habilement dans l'un des espaces (normalement vitré) de VOX, centre de l'image contemporaine, instigateur du projet. Le centre d'artiste a récemment développé une programmation axée sur un public jeunesse – le spectateur de demain – en y consacrant tout un pan de sa médiation culturelle, et ce, depuis l'exposition itinérante et la publication *Lapincyclope* de Jonathan Plante². Si l'exposition *Les Naufrageurs* endosse la même étiquette (somme toute très juste), le visiteur de tout âge se sentira interpellé une fois plongé dans la magie de l'œuvre, de sorte que tant son aspect ludique que son contenu mature adresseront un langage universel, voire une position humaniste. Selon le point de vue post-média privilégié par VOX, la présente exposition s'impose subtilement, faisant dialoguer projection, objets, dessins, livre, textes, sons et lumières, en une sorte de quintessence qui échappe à toute catégorie.

Judicieusement habillée, la « salle des ombres » évoque à la fois unité, densité et fragmentation, pour que se joue l'un des actes fondateurs du mythe de Babel : celui de « l'embabèlement³ ». Embabeler la langue, c'est lui faire entorse pour semer la confusion parmi les hommes et provoquer leur dissémination : l'œuvre d'un Dieu tourmenté par sa

création, préférant voir s'effondrer l'édifice langagier comme un château de cartes au vent plutôt que de courir le risque de perdre l'emprise sur son œuvre. S'il est une chose qui relie les mythes entre eux – bibliques et autres –, c'est le verbe, qu'il soit simple ou cryptique. Corollairement, le petit phare cracheur d'ombres et de rayons brouille ses intentions aux yeux de la diaspora naufragée qui subit à la fois la tyrannie et la clémence de ce seul repère. La figure du naufrageur demeure omniprésente au sein de l'installation, suggérée de façon plus manifeste par l'œil inquisiteur fiché au centre de chaque élément schématisé (mine, pylône, pétrolier) : un œil technocrate à la langue de bois, hypnotisé par le pouvoir et la richesse, guidé par la violence inouïe dont il est capable pour dépeupler les terres et engorger les eaux en un clin d'œil. En revanche, la trame narrative semble vouloir réintégrer une notion jadis perdue à la mort d'Ulysse : celle de héros de la modernité. Ainsi, clandestins, exilés, migrants, naufragés et réfugiés sont pointés par les derniers éclats du phare, illustrant avec force la victoire du désespoir collectif sur l'aliénation politique.

La deuxième salle accueille la projection intégrale de la publication *Tailleurs d'histoires* (La Mauvaise tête) qui accompagne l'exposition. Superbe réalisation graphique et typographique, ce livre-album met en scène les pourfendeurs de récits qui « prennent les métaphores au pied de la lettre [...] confondent le propre et le figuré [agissent] parfois [comme] de vrais idiots », écrit de Gaulejac dans son texte d'exposition, « [mais] savent aussi que le sens ne s'arrête jamais dans une forme fixe, que les possibilités du langage sont infinies et que l'on peut tout dire, y compris ce qui ne se dit pas ». Tapis et coussins invitent le visiteur à s'attarder plus longuement devant le défilé des mots et des dessins qui obéissent à l'étonnant assemblage du livre où le contenu nargue la forme, et vice et versa. La cinquantaine de pages projetées font sourire, réfléchir et douter : une façon de lâcher prise sur les idées préconçues de la langue et une occasion spontanée de la réinterpréter par le ricochet des images. La publication, bien que parfaitement autonome, agit en complicité avec l'exposition en y ajoutant une touche de légèreté badine qui ne manque pas de finesse, allant jusqu'à évoquer, dans certains dessins, l'univers inclassable de Roland Topor.

1. Clément de Gaulejac est artiste, auteur et illustrateur. Sa plus récente exposition, *Motifs raisonnables*, s'est tenue au Centre Skol en mars 2013. Aux éditions Le Quartanier, il a publié *Grande École* (2012) ainsi que *Le Livre noir de l'art conceptuel* (2011). Il vient de publier *Les cordons de la bourse* à La Mauvaise tête (2014).
2. Exposition présentée à VOX du 23 mars au 4 mai 2013, accompagnée d'un livre jeunesse réalisé en collaboration avec les éditions du passage.
3. D'après la traduction de Henri Meschonnic, *Au commencement. Traduction de la Genèse*, Paris, Éditions DDB, 2002, 370 pages.

Annie Lafleur est écrivaine, critique d'art et travailleuse culturelle depuis 15 ans. Elle détient un baccalauréat en littératures française et québécoise de l'Université Laval. Ses études interdisciplinaires à l'Université Concordia se sont démarquées en performance et vidéo d'art; pratiques soutenues que l'on retrouve dorénavant dans la mise en scène de ses poèmes, performés lors de festivals en Belgique, en France et au Québec depuis 2007. Elle a publié trois livres de poésie, dont le plus récent, *Rosebud* (Le Quartanier, 2013), fut demi-finaliste au Prix du Festival de poésie de Montréal. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Estuaire* depuis 2014.

CET ÉCRAN A ÉTÉ PARTAGÉ À PARTIR DE LA PRESSE+

Édition du 7 septembre 2015,
section PAUSE FAMILLE, écran 8



EXPOSITION

L'ART POUR RÉFLÉCHIR À L'ACTUALITÉ AUTREMENT

SILVIA GALIPEAU

LA PRESSE

Après le théâtre et la littérature, place aux arts visuels jeunesse. C'est du moins le défi que s'est donné le Centre de l'image contemporaine Vox, qui propose ces jours-ci une expo troublante d'actualité.

C'est un pur hasard, puisque l'artiste, Clément de Gaulejac, a commencé à travailler sur cette question il y a un an. N'empêche que le hasard est parfois déroutant. Le vernissage de ses *Naufregeurs* se déroulait précisément jeudi dernier, le jour même où la terrible photo incarnant le tragique destin des naufragés-réfugiés faisait le tour du monde.

« Je suis très troublé qu'on inaugure mon expo aujourd'hui, alors que c'est le sujet de l'actualité », dit Clément de Gaulejac.

L'artiste a pourtant amorcé sa réflexion l'an dernier, en discutant avec ses enfants (de 8 et 11 ans) des naufrages en Méditerranée. « Je trouvais qu'on n'en parlait pas assez... », laisse-t-il tomber.

Un an plus tard, voilà donc qu'on inaugure son exposition, pour aborder toutes ces questions de migration par le truchement d'une variation sur le mythe de la tour de Babel. Si vous vous demandiez comment expliquer à vos enfants la tragique actualité, voilà un moyen drôlement intéressant d'aborder la réflexion.

« Le mythe de Babel permet d'aborder la dramatique sans aborder de front la question des naufrages et de la migration. »

— Clément de Gaulejac

En abordant la question « de biais », précise-t-il, cela n'enlève rien au côté « crucial » du fond du sujet : « Parce qu'on ne peut pas prétendre à un projet universel comme la démocratie si on ferme toutes nos portes autour... Ça m'obsède. »

RÉACTUALISER LE MYTHE

L'expo, qui s'adresse aux jeunes de 8 à 12 ans, s'amorce avec un préambule : le mythe de Babel, réactualisé par l'artiste. En quelques lignes, il raconte qu'un beau jour, des hommes ont décidé d'élever une tour, pour être vus de tous. Or voilà que d'autres hommes, apercevant la fameuse tour, ont été attirés. Les constructeurs, alarmés, y ont mis le feu, pour disperser les curieux. Ainsi commençait le naufrage, et naissaient les naufragés...

L'installation, une grande tour noire qui émet différents sons, entourée de personnages mi-hommes mi-véhicules, s'accompagne d'un carnet pour les familles, avec une série de jeux d'observation et d'énigmes, histoire d'amener les enfants à comprendre l'œuvre, la lire et l'interpréter. Où sont les constructeurs ? De quoi ont-ils peur ? Et les naufragés, combien y en a-t-il ?

L'activité, très pédagogique (on vise à développer le regard critique d'une œuvre, après tout), s'adresse également aux enseignants, pour qui une série d'activités préparatoires et de prolongement a été conçue.

Dans une seconde salle, des emblèmes tirés du livre de Clément de Gaulejac sont projetés sur un écran. Ici, l'auteur « embabelise » la langue, à la manière de Dieu dans le mythe, en confondant le visiteur, jouant avec les mots, les sens et les doubles sens.

« [Dans le mythe], Dieu intervient dans le projet en éparpillant et embrouillant le langage des hommes. Moi, je travaille beaucoup sur le langage, à ma manière, en considérant les mots comme des objets. »

— Clément de Gaulejac, artiste

Les jeux d'association font ici souvent référence à la mythologie. Des métaphores sont ainsi prises au pied de la lettre et mélangent le sens propre et figuré. D'où la question : à quoi sert le langage ? À mieux se comprendre ?

« C'est une tentative de parler aux enfants du monde dans lequel ils vivent, conclut Clément de Gaulejac. De leur formuler des problématiques politiques. Je n'essaye pas de les résoudre, je suis un artiste, mais l'art peut être un lieu où les questions se posent de manière différente. Parce que les artistes contribuent à penser la société. »

Les Naufragés, Centre Vox, 8-12 ans, jusqu'au 5 décembre. Gratuit.

Samedi en famille

Tous les samedis, de 10 à 16h, le Centre Vox propose un atelier de création sur le thème des naufragés pour les familles. On pourra entre autres s'amuser à réaliser une expression illustrée (à la manière du fameux jeu Pictionary) ou un emblème contemporain.

VITRINE DU LIVRE

Les cordons de la bourse, Clément de Gaulejac

2 août 2014 | Fabien Deglise | Livres



Bande dessinée
Les cordons de la bourse
 Clément de Gaulejac
 La mauvaise tête
 Montréal, 2014, 92 pages

C'est un petit précis illustré des paradoxes et de l'absurdité de la culture économique dominante. Avec *Les cordons de la bourse*, le dessinateur

Clément de Gaulejac varlope avec une finesse évidente et un trait sombre plus que maîtrisé l'abjection de l'actionnaire avant tout, l'indécence de l'urgence du profit, les dérives de l'insouciance de la productivité, et plusieurs autres mots-clés de cette « *idéologie en cours* ». Il y est question de Zurich, plaque tournante de la finance, de résultats, de goût du risque, de cible, de passion du résultat, de talent, de ressources humaines... tout cela habité par ces images prévisibles, avec costume et cravate, de la performance et de la réussite, qui rapidement, au fil des pages qui tournent, vont laisser leur place à d'autres figures : l'impuissance, la contrainte,

l'obscurantisme, la faiblesse que l'auteur va cyniquement lier à la transparence, le développement durable, l'excellence ou la délocalisation. Pour ne citer que ces quelques mots-clés qui, au final, racontent sans doute beaucoup dans ce bouquin aussi pragmatique que ce qu'il dénonce : il se lit vite, avec un effet qui peut toutefois être durable.

REVUE LIBERTÉ, 2013

CAHIER CRITIQUE | FICTION

Apprendre de ses erreurs?

Les microrécits d'apprentissage de *Grande École* révèlent un rapport paradoxal à l'autorité.

DANIEL LETENDRE

CEUX QUI ONT participé activement à la grève étudiante du printemps dernier connaissent assurément Clément de Gaulejac comme l'animateur du blogue *L'eau tiède* où l'artiste affichait une réflexion dessinée, à mi-chemin entre la caricature et la pancarte du manifestant, sur l'actualité. Jouant, dans ses dessins, avec la confusion des signes et la violence faite au langage par la classe politique, De Gaulejac s'interrogeait sur la possibilité d'une représentation du mouvement

social alors en branle et de sa dynamique complexe. Surtout, il posait les bases d'une réflexion pertinente sur le rôle de l'art dans l'espace social, rôle situé au croisement de la résistance esthétique et du combat politique.

Les « récits d'apprentissage » qui composent *Grande École* suivent une pente similaire en prenant toutefois le détour d'anecdotes, mêlées à quelques dessins, dans lesquelles le narrateur pose un regard sincère sur ses années aux Beaux-Arts, son service

militaire, ses étés en camp de vacances, en insistant toujours sur les relations de pouvoir à l'œuvre dans ces différents milieux. Qu'elles soient professeurs, artistes reconnus, lieutenants, policiers, moniteurs ou étudiants d'une cohorte précédente, ces figures d'autorité sont regroupées sous la même appellation de « Chef », si bien que les milieux disparates dont le narrateur fait la traversée se confondent en un seul lieu où s'expose la division hiérarchique et souvent arbitraire de la société.

L'apprentissage artistique et humain de ce narrateur aux multiples chapeaux forme en effet le sujet

premier des récits rassemblés dans *Grande École*. Or, loin de se pêter les bretelles en faisant l'étalage de ses bons coups, il évoque plutôt avec humilité ses maladroites, ses échecs, tous ces moments où, fier d'un projet terminé, il se bute à un Chef trop heureux de lui rappeler sa puérilité et son manque de vision.

De Gaulejac use avec brio dans ces petits récits d'une mise à distance finement calibrée, qui court-circuite toute ostentation pour porter l'attention du lecteur vers une critique des rapports sociaux fondés sur des relations de pouvoir. Il est dès lors surprenant de trouver dans *Grande École* un discours sur l'art qui laisse au spectateur, à son regard et à son interprétation, la responsabilité de transformer une proposition artistique en œuvre. L'artiste ne s'émancipe donc jamais de ses Chefs, au contraire : ceux-ci se démultiplient en autant d'yeux qui évaluent et vont jusqu'à construire l'œuvre pour celui qui ne fait que leur en donner les matériaux. Était-ce là l'apprentissage, pourtant contesté, proposé par ces grandes écoles? Malgré cette ambiguïté, De Gaulejac livre un discours informé, savant et accessible sur la situation contemporaine de l'art et son rôle politique dans l'espace social.

Chroniques d'un printemps en rouge et en noir



PHOTOS ÉTIENNE DE MASSY

L'exposition reste conforme à l'esprit de production de ces affiches que l'artiste a toujours refusé de monnayer.

MOTIFS RAISONNABLES

Clément de Gaulejac
Centre des arts actuels Skol
372, rue Sainte-Catherine
Ouest, espace 314
Jusqu'au 6 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Avec ses affiches, il a fait œuvre utile durant la grève étudiante. Maintenant, Clément de Gaulejac en expose intégralement la série chez Skol. S'il est encore possible aujourd'hui d'en voir les restants disséminés dans la ville, sur les palissades et les façades de bâtiment où elles ont été collées, ces affiches trouvent désormais une raison d'être supplémentaire. Non seulement l'exposition contribue à une certaine élévation artistique de ces outils de luttes sociales, elle apporte aussi le recul nécessaire pour se livrer à une relative décantation de ce qui s'est passé et de ce qui s'est fait.

Elles se sont distinguées par leur emploi du noir et du rouge, par leur facture graphique sommaire ou naïve et par des slogans bien tournés dont les mémorables « *Le porc c'est pour le steak* » et « *Cet attroupement de doigts est déclaré illégal* ». Gaulejac a commencé la production de ces illustrations en mars, d'abord sur son blogue (L'eau tiède), puis sous forme d'affiche qu'il a distribuée anonymement dans la ville et lors de



grandes manifestations. La propagation s'est faite spontanément, mais a également été aidée lors des ateliers Diffuse et résiste où, à plusieurs, les illustrations ont été sérigraphiées.

Action politique

L'exposition reste conforme à l'esprit de production de ces affiches que l'artiste a toujours refusé de monnayer. La sobriété de l'accrochage redit d'abord comment ce travail a été fait avec une économie de moyens. Rappelant aussi leur mode d'inscription dans le paysage urbain, les affiches sont collées directement au mur et ne feront pas l'objet de ventes. L'artiste a plutôt prévu de faire le dépôt de la série aux Archives nationales, pour



mémoire et pour conservation dans le domaine public.

Cet aspect n'est pas un détail. Nombre d'interventions au cours du printemps érable ont souscrit, sans surprise, au principe d'appropriation collective en guise de résistance symbolique au devenir marchandise de l'éducation, et en cohérence avec la production visuelle faite pour l'exprimer. Que Gaulejac, jusqu'au bout, en fasse sa ligne de conduite montre bien l'écheveau complexe dans lequel se situe l'art quand il s'agit de s'allier à l'action politique.

L'impulsion première derrière cette série semble avoir été de l'ordre de la nécessité pour Gaulejac, illustrateur et artiste professionnel, qui pour-



suit également des études de doctorat. Les affiches partagent certains traits avec la production habituelle de l'artiste, notamment ses chroniques de l'art conceptuel, mais elles s'en distinguent par l'exécution plus relâchée, voire parfois ratée, en un sens, par des maladresses, dans le texte plus que dans le dessin.

C'est là un choix judicieux justement que d'avoir tout mis, les propositions les plus fortes comme les plus faibles, dans cet accrochage en enfilade qui suit une progression chronologique, marquée par tous les fameux 22 de chaque mois, de mars à septembre. L'urgence du faire est pleinement ressentie; l'étirement en longueur du conflit aussi. Chaque personne, chaque événement, chaque anecdote ayant ponctué la crise a été capté par le crayon de Gaulejac, qui a ainsi offert une vision personnelle de l'actualité dans laquelle les protestataires se sont de toute évidence reconnus, comme en font foi les images diffusées sur un écran qui montre diverses appropriations de ses images dans l'espace public.

Le panorama fait remonter à la surface certains épisodes difficiles de cette crise. Il réactive aussi l'humour de ces mots et de ces images pensés pour répliquer au mépris du pouvoir. Skol, qui consacre sa programmation à des thèmes stimulés par la grève étudiante, s'avère un contexte parfait pour revenir sur ces choses graves que l'artiste citoyen a su traduire sur le vif et que maintenant il pourrait préserver de l'oubli.

Collaboratrice
Le Devoir

LIVRES

Grande école : récits d'apprentissage, Clément de Gaulejac, Le Quartanier, Montréal, 2012.

Grande école : récits d'apprentissage résume en quatre mots l'essence de son propos, soit la rencontre de l'apprenti dans ce qu'il a de malléable et de l'institution dans ce qu'elle a de grandiose. Dans ce qu'elle a de figé, également. D'autant, peut-être, que l'auteur est d'origine française et que l'école en question est celle des Beaux-arts, avec toute l'aura de tradition qui lui est associée.

Prenant le contre-pied de la prétention qui tend à régner dans le milieu des arts, *a fortiori* des beaux-arts, Clément de Gaulejac adopte cette forme littéraire de réputation moins que noble qu'il nomme lui-même « anecdote ». Celles-ci s'enchaînent, allant de quelques lignes à quelques pages, émaillées de dessins de l'artiste qui n'en sont pas les illustrations, mais des sortes de contrepoints. Les récits sont ceux des années d'école de l'auteur, dans lesquels se croisent des contextes divers, mais rarement nommés, où l'on devine autant le service militaire que l'emploi d'été. De Gaulejac y devient une sorte de Candide, observant les manifestations les moins éclatantes, mais néanmoins révélatrices des systèmes où il évolue : les limites qui les encadrent, les postulats qui les maintiennent, les postures qui les justifient. Ainsi, l'indiscutable autorité du professeur qui juge de ce qu'est le bon art :

« ... il ouvrit mon dossier sur les gravures : qu'est-ce que c'était que cela ? Je bredouillai quelques arguments sur mes recherches artistiques du moment qu'il interrompit, navré. S'il ne connaissait pas déjà mes « autres dessins », affirmait-il, il aurait vraiment l'impression d'avoir embauché un incapable. (...) Sur le coup, ni jamais par la suite, je n'ai osé lui demander à quels autres dessins il faisait référence. »



Routine disciplinaire, négociations humaines et tentatives artistiques se succèdent, chacune exposant son lot d'arbitraire, d'absurdité et de drôlerie. À l'interchangeabilité des contextes s'ajoute celle des personnages, jamais nommés, remplacés par les pronoms « je », « nous » ou « ils », ou encore par ces « Chefs » qui reviennent d'une histoire à l'autre. On les devine alternativement professeurs de Beaux-arts, moniteurs de camps de vacances ou instructeur de judo, sans que cela ne soit ni spécifié, ni important. Car ils n'indiquent que les motifs du pouvoir qui se répètent d'une organisation et d'une relation à l'autre, d'un âge à l'autre, et avec lesquels le narrateur

tente de composer, entre perplexité, critique et soumission. Bref, *Grande école* est le récit d'apprentissage d'un jeune artiste, mais qui pourrait être celui de n'importe quel idéaliste confronté aux exigences des institutions et du hasard, au jeu du compromis, mais aussi - surtout - à la recherche de voies de contournement.

EDITH BRUNETTE



Montréal

Arts visuels

ACCUEIL SOCIÉTÉ MUSIQUE CINÉMA SCÈNE ARTS VISUELS LIVRES RESTOS ART DE VIVRE ÉVASION

Clément de Gaulejac

Brève arts visuels



Nicolas Mavrikakis

ARTICLE - 13 janvier 2011

L'art conceptuel vit un indéniable regain d'intérêt. L'expo *Filiations conceptuelles* à Concordia en 2008, montée par Michèle Thériault, en était une preuve éclatante, avec des artistes comme Sophie Bélair Clément, Thérèse Mastrolacovo, Damian Moppett, Daniel Olson... **Clément de Gaulejac** incarne lui aussi cette tendance. Il présente ces jours-ci une expo intitulée *3 canons, installation*. Parmi les trois œuvres exposées, le visiteur notera en particulier la série *Le livre noir de l'art conceptuel* (le livre duquel ces dessins sont tirés sera prochainement publié aux éditions Le Quartanier). Il y fait avec humour une courte histoire de l'art conceptuel de Duchamp à Filliou, en passant par Broodthaers et Weiner. Gaulejac s'amuse à souligner comment l'art conceptuel est devenu auprès du public une forme de bouc émissaire servant à dénoncer les prétendus excès de l'art moderne et contemporain... Jusqu'au 22 janvier. Centre Occurrence



[*] agrandir

Image tirée de la série *Le livre noir de l'art conceptuel*.

École de la Montagne Rouge et Clément de Gaulejac

Indignation

Numéro 77, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2013). École de la Montagne Rouge et Clément de Gaulejac. *esse arts + opinions*, (77), 55–59.

DE VISU

L'art conceptuel illustré

3 CANONS

Clément de Gaulejac
Occurrence, espace d'art et d'es-
sai contemporain
3277, avenue du Parc, Montréal
Jusqu'au 22 janvier

MARIE-ÈVE CHARRON

Clément de Gaulejac compte encore peu d'expositions en solo à son actif, la dernière en galerie remontant d'ailleurs en 2007. Celle que présente Occurrence depuis samedi dernier pourrait toutefois marquer d'une pierre blanche le parcours de l'artiste, qui semble avoir trouvé ici l'expression juste pour des enjeux qu'il explore depuis ses débuts. De surcroît, ce que Gaulejac fait participe d'une tendance observée dans les pratiques actuelles consistant à réévaluer l'héritage de l'art conceptuel.

Les trois canons annoncés par le titre de l'exposition désignent en effet trois projets qui revisitent des figures canoniques de l'art conceptuel des années 1960-1970. Alors que Gaulejac se propose de faire de telles relectures, circule depuis l'automne l'exposition *Traffic. L'art conceptuel au Canada 1965-1980*. Ce projet, visant à présenter un récit qui se faisait manquant de l'art conceptuel au Canada, témoigne d'un regain d'intérêt pour ces pratiques dont les résurgences actuelles, qualifiées de conceptualistes, ont par ailleurs souvent été montrées ces dernières années chez Vox et à la galerie Leonard & Bina Ellen.

Gaulejac trouve sa place dans cette mouvance en empruntant un ton humoristique et en appuyant, mais parfois trop, sur la simplicité de sa lecture, enlevant ainsi à l'art conceptuel son caractère sévère et élitiste. Déjà intéressé, dans ses travaux antérieurs, par le détournement de signalétiques et les jeux à partir d'expressions toutes faites, dans l'esprit du ready-made duchampien, Gaulejac aligne ses plus récentes productions autour de l'héritage conceptuel. Il atteste son existence à travers une fréquentation très personnelle, différée et volontairement décalée de ses conventions.

Bien que l'artiste s'approche de ces canons artistiques par un traitement trivial, il semble néanmoins entretenir envers eux une fascination qui s'aggrave à celle que l'on retrouve dans d'autres pratiques de la reprise, chez Thérèse Mastroia-

covo et Sophie Bélair-Clément par exemple. Cette fascination tient peut-être au fait qu'une part de l'art conceptuel reste insaisissable. En résistant à la matérialisation, l'art conceptuel s'est transmis à travers de la documentation et les récits de ses protagonistes, entraînant de ce fait une brèche, une ouverture propice à la fiction et à la réécriture. Gaulejac emprunte cette ouverture par le truchement de l'illustration, activant ainsi un autre héritage, celui d'Hergé.

De Hergé à Buren

La plus claire mention à Hergé se révèle dans l'œuvre

Le texte ne rend pas hommage à l'art conceptuel, mais fait plutôt écho à ses détracteurs

Fonds, un diptyque reprenant sur toile encadrée le motif des pages de garde de la série des aventures de Tintin. Le motif est un accrochage de cadres, une galerie de portraits vidéo de ses visages. Gaulejac ne retient donc que le dispositif, le cadre qui, par métonymie, évoque le contexte (physique et muséal) de l'art. C'est lui que l'art conceptuel a largement contribué à rendre visible dans une de ses fonctions primordiales qui consiste à désigner ce qui est, ou non, de l'art.

Indirectement, l'influence de Hergé se manifeste aussi dans la série *Le Livre noir de l'art conceptuel*, des vignettes qui évoquent des jalons de l'histoire de l'art conceptuel. Les artistes notoires et leurs énoncés artistiques deviennent les personnages de chroniques illustrées au moyen de lignes épurées et d'aplats colorés. Leur facture légèrement surannée a pour effet de rappeler qu'il s'agit d'un dialogue avec le passé qui s'avère irrémédiablement perdu. L'artiste en profite pour reprendre à sa guise des documents photographiques ou bien invente l'imagerie d'œuvres dont l'existence n'a été que relatée.

Des énoncés textuels complètent les images où l'artiste démontre ses talents d'illustrateur, qu'il exerce d'ailleurs aussi pour certains journaux. Le texte ne rend pas hommage à l'art conceptuel, mais fait plutôt écho à ses détracteurs. C'est comme si, tout en cherchant à comprendre et à révéler l'importance de cet héritage, l'artiste voulait en pointer les limites et les paradoxes par le ridicule. Toutes les vignettes ne font pas mouche, les énoncés textuels ayant parfois trop peu de rapport avec l'image ou simplifiant à outrance les enjeux de l'œuvre citée.



L'art conceptuel ne tient pas ses promesses

Deux vignettes de la série *Le Livre noir de l'art conceptuel*, de Clément de Gaulejac, vignettes qui évoquent des jalons de l'art conceptuel.

Malgré le ton naïf, cet art s'adresse encore à un public aimant jouer avec les références de l'art. La facture des images donne l'apparence de rendre son contenu abordable, mais celui-ci ne sera que difficilement décodé, faute d'avoir les références. Pour minimiser ces lacunes, l'artiste fournit une liste des figures auxquelles renvoient ses vignettes, non pas pour enseigner avec justesse les sources, mais pour signaler le caractère personnel de sa lecture. Accouci, Duchamp, Smithson, Baldessari, Piper et Weiner figurent notamment dans la série *Le Livre noir de l'art conceptuel*, dont l'intégralité sera d'ailleurs publiée dans le livre du même nom, qui sortira prochainement aux éditions du Quartanier.

Le troisième canon est Daniel Buren. L'œuvre *Les Drapeaux de Buren* est une vidéo

s'inspirant de *Neuf couleurs au vent*, installation située dans le parc Lafontaine à Montréal. Buren a défendu une forme d'art inséparable de son contexte de présentation à travers la notion de *in situ*, formulant ainsi une critique de l'institution muséale. C'est moins cette contribution qui semble retravaillée par Gaulejac dans son œuvre que le rejet du «faire». Celui-ci découle de l'usage des rayures standardisées que Buren a érigées en signature. La vidéo filme le chant d'une chorale dont les paroles évoquent justement le travail d'un «nous», ceux qui tissent, plient et livrent les drapeaux de Buren. Voilà des acteurs que l'histoire de l'art conceptuel avait oubliés et que Clément de Gaulejac fait resurgir d'amusante façon.

Collaboratrice du Devoir



L'art conceptuel a peur de tout

上海·文化 CULTURE

上海·文化 CULTURE

丰子恺日月楼：法国艺术家的呼吸

有人习惯把丰子恺称为中国现代漫画之父，也有人习惯把他称为中国现代散文之父。其实，丰子恺是一个多才多艺的艺术家。他不仅是一个画家、散文家、漫画家，还是一个音乐家、教育家、翻译家。他的艺术创作和生活经历，都充满了传奇色彩。他的《丰子恺日记》记录了他的生活点滴，也记录了他的艺术创作过程。他的《丰子恺日记》不仅是一本日记，更是一本艺术创作的日记。他的《丰子恺日记》记录了他的生活点滴，也记录了他的艺术创作过程。他的《丰子恺日记》不仅是一本日记，更是一本艺术创作的日记。



周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

周周——丰子恺

SPIRALE 226, MAI 2009

Spirale

DOSSIER

QUE FAIRE ?

LA DÉCONSTRUCTION

ET LE POLITIQUE

ENTRETIEN

CLAUDE LÉVESQUE

et RENÉ MAJOR

ARND BRUN

CLÉMENT DE GAULJAC

9,25 €